

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|                          |                          |                          |                                     |                          |                          |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X                      | 14X                      | 18X                      | 22X                                 | 26X                      | 30X                      |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X                      | 16X                      | 20X                      | 24X                                 | 28X                      | 32X                      |

Maugueur Nos. 1 @ S. Anct. 1878  
7 @ 17 Anct. 1882



# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUÉBEC.

(NOUVELLE SÉRIE.)

SIXIÈME NUMÉRO, OCTOBRE 1878.

## SOMMAIRE.

|   | PAGES. |
|---|--------|
| <b>ŒUVRE DU BUREAU INDIEN CATHOLIQUE DE WASHINGTON.</b> —               |        |
| Lettre du Rév. L. N. St. Onge.....                                      | 195    |
| <b>DAKOTA ET MINESOTA.</b> —Lettre de M. le G. V. Brouillet.—Lettre     |        |
| du Rév. Abbé Martin, O. S. B.—Lettre de la Rév. Sœur Olapin.—           |        |
| Setting Bull, etc., et autres chefs Sioux à Washington.....             | 200    |
| <b>ORÉGON.</b> —Lettre du Rév. Père Chironse, O. M. I.....              | 213    |
| <b>MONTAGNES ROCHÉUSES.</b> —Lettre d'une Sœur de la Providence.—       |        |
| Mission des Cœurs d'Aleines.—Lettre du Chef Seltis au Colonel           |        |
| Watkins.—Lettre du Col. Watkins à Seltis.—Lettre des Citoyens           |        |
| de la Rivière au Pin aux Cœurs d'Aleines.....                           | 215    |
| <b>TERRITOIRE INDIEN.</b> —Lettre de Jos. Panénopasta, chef des Osages. | 222    |
| <b>LETTRE DU RÉV. J. F. MALO,</b> aux Membres de l'Œuvre des Mis-       |        |
| sions Sauvages des États-Unis.....                                      | 223    |
| <b>CHINE.</b> —Famine.....  | 224    |
| <b>AFRIQUE.</b> —Aperçu de Vicariat Apostolique.....                    | 234    |
| <b>DÉPART DES SŒURS MISSIONNAIRES</b> .....                             | 251    |
| <b>Océanie.</b> —Histoire d'une Colonie Chrétienne.....                 | 253    |

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE PLINGUET & FILS,

22, RUE ST. GABRIEL.

1878.

ŒUVRE DU BUREAU INDIEN CATHOLIQUE DE  
WASHINGTON.

—  
LETTRE DU REV. L. N. ST. ONGE.

GLENSFALLS, 1<sup>er</sup> mai, 1878.

A Sa Grandeur Mgr A. M. Blanchet, Evêque de Nesqually.

MONSEIGNEUR,

Voici en peu de mots l'historique de l'établissement du Bureau Catholique Indien, de cette institution toute providentielle, et du bien qui en résulte pour nos Missions Indiennes.

Je donnerai d'abord la lettre de Mgr l'Archevêque I. R. Bailey, créant le Bureau Catholique et donnant les raisons de son établissement.

“ Archidiocèse de Baltimore,

“ BALTIMORE, 2 janvier, 1874.

“ Les Evêques catholiques des Etats-Unis qui ont des mis-  
“ sions indiennes dans les limites de leurs diocèses, com-  
“ prennent qu'ils sont les victimes de grandes injustices  
“ de la part du gouvernement américain pour ce qui concer-  
“ ne leurs missions indiennes, surtout à cause des informa-  
“ tions fausses et partiales envoyées au Département qui  
“ est chargé des affaires de ce genre.

“ Incapables de venir à Washington, eux-mêmes, pour  
“ démentir ces fausses représentations et pour opposer les  
“ projets des personnes égoïstes et intéressées, qui sont  
“ constamment à l'œuvre, à la capitale, les Evêques m'on  
“ demandé avec instance de choisir et appointer quelqu'un  
“ demeurant à Washington avec lequel ils pourraient com-  
“ muniquez librement et avec toute confiance, et qu'ils  
“ pourraient mettre en état de représenter, devant le dépar-  
“ tement, toutes les choses sous leur jour véritable.

“ Pour acquiescer à leurs demandes et agir suivant leurs  
“ vues, j'ai appointé le général Charles Ewing, de Wash-

“ ington, pour agir comme leur Commissaire en temps et  
 “ lieu. Le général Ewing a déjà fait beaucoup en faveur  
 “ des Missions Indiennes Catholiques; et il est sous tous  
 “ les rapports capable de remplir les devoirs qui lui sont  
 “ imposés.

“ Comme les Evêques missionnaires n'ont pas les moyens  
 “ de payer les dépenses de la commission, quelques mem-  
 “ bres de l'*Union-Catholique* de New-York et d'autres villes,  
 “ ont généreusement offert une somme annuelle dans ce  
 “ but, et je recommande de tout mon cœur à la faveur et à  
 “ la charité du public le commissaire et la bonne œuvre  
 “ dans laquelle il est engagé.

“ † J. ROSEVELT BAILEY,  
 “ Arch. de Baltimore.

“ Bien que je sois dans la pénurie moi-même, ayant dé-  
 “ pensé en charités plusieurs centaines de dollars durant  
 “ les fêtes, je vous envoie un *chèque* de deux cents dollars.

“ † J., Archevêque de Baltimore.”

La lettre précédente créant le Bureau et lui donnant des secours, ayant été publiée, le Cardinal Archevêque de New-York, les Archevêques de Philadelphie, de Boston, de Cincinnati, de St. Louis, de San Francisco, d'Oregon City, ainsi que plus de trente Evêques donnèrent leur approbation, et envoyèrent des sommes d'argent pour subvenir aux dépenses du Bureau.

Ils approuvèrent aussi l'établissement d'une Association de secours, branche du Bureau Catholique, dont le but est de collecter autant de secours que possible pour soutenir ce Bureau, et assister les nombreuses Missions qui ne reçoivent pas d'aide du gouvernement ou qui sont en dehors des Réserves Sauvages.

Pour donner une idée plus étendue de ce Bureau, de ce qu'il a déjà réussi à accomplir, et de ce qu'il y a encore à faire, si les moyens nécessaires lui sont fournis, je me permettrai, Monseigneur, d'attirer votre attention sur les faits suivants:

Toutes les difficultés rencontrées par les Missionnaires, toutes les réclamations des Evêques auprès du gouverne-

ment, sont mises entre les mains du Bureau qui est accrédité à la capitale comme représentant l'Eglise catholique. Il faut dire en passant que le gouvernement américain n'a pas pour ligne de conduite de persécuter l'Eglise catholique. Ce sont les officiers de tout grade qui sont les coupables et qui pervertissent les intentions du gouvernement ; et il y a lieu de croire que si l'Eglise avait été proprement représentée à Washington, avant la création du Bureau, lors de la *division des Agences Indiennes* par le gouvernement, nous n'aurions peut-être pas à regretter aujourd'hui les pertes irréparables que nous avons faites.

L'œuvre du Bureau Catholique est de travailler à regagner autant que possible ce que nous avons perdu, et de forcer le gouvernement de nous rendre justice.

Etant continuellement sur les lieux, pouvant présenter les réclamations des Evêques sous le jour et de la manière les plus favorables, le Bureau par son activité, sa connaissance des moyens à prendre pour réussir, est parvenu à accomplir ce que les réclamations et les protestations de tous les Evêques réunis n'eussent jamais commencé à accomplir.

Les souscriptions volontaires des Evêques et de quelques Sociétés Catholiques, ne suffisaient plus aux nombreuses demandes et applications faites à ce Bureau, ni à défrayer les dépenses de voyage des Missionnaires envoyés chez les Indiens ; ni à secourir les Missions qui ne sont pas subventionnées par le gouvernement ; alors les Evêques ont encouragé l'établissement d'une Association sur le principe de la Propagation de la Foi, afin de subvenir à ces pressants besoins.

Cette Société est une branche du Bureau. Elle n'est qu'à sa troisième année d'existence, et déjà elle a des ramifications dans plus de quarante diocèses, et promet de devenir un moyen puissant de propager la foi chez nos Indiens des Etats-Unis. Les membres payent deux centins par semaine. Les fonds sont envoyés à Washington et appliqués par le Bureau, là où les besoins l'exigent davantage.

Voici maintenant ce que le Bureau a accompli pour l'Eglise :

1o. Il a collecté \$20,000 souscrites par les fidèles depuis le temps si limité de son établissement.

2o. Le Bureau a forcé le gouvernement de remettre à l'Eglise trois des Réserves Indiennes qui lui avaient été enlevées injustement.

3o. Le Bureau en a sauvé une quatrième que nous avions toujours possédée, mais qui, il y a quelque temps seulement, était sur le point de tomber entre les mains des protestants.

4o. Nous n'avions en 1870 que huit écoles catholiques, le Bureau en a porté le nombre à 28.

5o. Le Bureau a fait augmenter les appropriations du gouvernement pendant ce temps limité, de \$9,000 à \$20,000 par an.

6o. Le Bureau a amené la création de trois missions nouvelles parmi les Sioux ; lesquelles donnent déjà l'assurance d'un magnifique succès.

7o. Le Bureau a fourni à Mgr. Seghers, de l'Isle Vancouver, les moyens de visiter le nouveau territoire d'Alaska, pays des *Esquimaux* ; et il espère faire obtenir à cet Evêque des secours du gouvernement américain pour établir des écoles et des missions permanentes en ce pays si abandonné jusqu'ici.

8o Depuis ses cinq années d'existence le Bureau a dépensé annuellement \$1,750 pour son soutien et son œuvre, mais il a su obtenir du gouvernement par une diligence infatigable la somme étonnante de \$102,000 ; ce qui, ajouté aux souscriptions des pieux fidèles, forme le magnifique total de \$122,000 pour les Missions Indiennes.

9o Depuis le commencement de son existence le Bureau n'a cessé de faire des efforts pour obtenir une pleine et entière liberté d'action pour les Missionnaires, afin qu'ils puissent exercer le saint ministère sans restriction, sur toutes les Réserves, même celles assignées aux protestants. Un projet de loi à cet effet a déjà été soumis au Congrès avec toutes les chances de succès.

10o Enfin le Bureau ne cesse de harceler le gouvernement pour le faire continuer de restituer à la Ste. Eglise ce qu'il lui a si injustement arraché.

Je termine en faisant le souhait que tout bon catholique  
doit faire du fond du cœur : Succès au Bureau Catholique  
de Washington ! Puisse-t-il exister tant qu'il y aura un  
Indien à convertir et une mission pauvre à assister.

Je demeure, Monseigneur,  
De Votre Grandeur,  
Le très-humble et obéissant serviteur,

L. N. ST. ONGE, Ptre.

## DAKOTA ET MINNESOTA.

### LETTRE DU TRÈS-RÉVÉREND P. BROUILLET, V. G.

*Les Sœurs Grises de Montréal ; leur importante mission chez les  
Sioux, résidant au Lac au Diable, Minnesota, Etats-Unis.*

WASHINGTON, 1er décembre 1877.

BIEN CHERS AMIS,

Sur la demande du conseil de notre Bureau des Missions Indiennes Catholiques, à Washington, D. C., je suis allé visiter plusieurs de nos Missions sauvages, dans le Nord-Ouest, surtout les Sioux, les Chippewas, les Ménoménis, etc., et bien que, à mon âge, cette longue course de plusieurs mois ait été un peu dure et laborieuse, elle a valu néanmoins au conseil de notre Bureau, les informations les plus utiles et les plus encourageantes.

D'abord, ayant désiré passer par le Séminaire ou abbaye de St. Meinrad, diocèse de Vincennes, Indiana, je trouvai là le très révérend abbé Martin, supérieur de plusieurs Monastères Bénédictins, qui venait d'arriver de *Standing Rock*, (Territoire de Dakota) centre de nos missions chez les Sioux. Ce digne abbé me donna à l'avance beaucoup d'informations et de nouvelles intéressantes sur l'état déjà prospère de ces nouvelles missions.

Je dois dire ici que cet homme rempli de zèle et de l'esprit apostolique, veut bien avec le secours de ses Pères Religieux de St. Benoit remplis du même esprit de charité, se charger de la conversion des Sioux qui forment une population de quarante mille âmes, dispersés sur les territoires de Nébraska, Wyoming, Dakota et le nord de Minnesota.

Ces bons Pères Bénédictins, avec leur sainte devise *Ora et labora*, prière et travail, et aussi avec leurs nombreux et habiles Frères co-adjuteurs, sont les missionnaires les plus capables d'évangéliser et adoucir cette nombreuse et importante nation. Ils ont civilisé l'Europe et pourront de même civiliser les nombreuses tribus Sioux, si quelqu'un

en est capable comme nous n'en devons pas douter. L'objet de ces bons Pères est, tout en leur enseignant la foi et la religion, de les former au travail et à la culture du sol; à élever des troupeaux et à pourvoir eux-mêmes à tous les besoins de la vie.

#### LES CHIPPEWAS ET MÉNOMÉNIS.

Les missions sauvages du Nord-Ouest les plus rapprochées de nous, sont les Chippewas et les Ménoménis au nombre d'environ 20,000, dont 12,000 chrétiens et 8,000 encore payens, dispersés dans les états de Michigan, Wisconsin et Minnesota.

Je m'arrêtai dans plusieurs endroits de ces différents Etats, afin de recueillir les informations les plus exactes sur l'état et le nombre des différentes missions sauvages; et c'est avec peine que j'ai pu constater que cinq Prêtres seulement et deux écoles sont au service et toute la provision religieuse et industrielle de ces pauvres peuples de la forêt; et cela dans le voisinage, ou même au milieu de nombreuses et florissantes populations blanches et catholiques de ces trois états. Oh! que Dieu veuille dans un futur prochain accorder aux uns une charité plus grande, et aux autres des secours plus abondants pour leur conversion et leur salut.

#### LA MISSION DE WHITE EARTH, AU NORD-OUEST DU MINNESOTA.

En arrivant à St. Paul, Minnesota, je m'informai d'une manière toute spéciale de la grande difficulté qui existait à White Earth entre notre missionnaire et l'agent méthodiste épiscopalien, à la fin de laquelle difficulté notre missionnaire fut chassé par le surintendant Kemble sous une escorte militaire.

La mission de White Earth est une des trente missions enlevées à l'Eglise Catholique par le gouvernement, en 1870, pour être donnée à l'Evêque protestant Whipple, de la religion épiscopaliennne.

Néanmoins, le Prêtre avait pu exercer le saint ministère assez paisiblement au milieu de ses Sauvages jusqu'en 1874.

A cette époque un nouvel agent, le major Stowe, y fut envoyé par le gouvernement; lequel agent commença un règne de persécution contre le prêtre et les sauvages catholiques, employant en même temps toute son influence et de l'argent, pour gagner les Sauvages à la religion protestante. Le Prêtre alors, comme il était de son devoir, dénonça une semblable conduite comme illégale, afin d'avertir et de protéger son peuple contre une telle influence et le danger de perdre leur foi. Il ne gêna jamais l'agent dans son administration des affaires temporelles; mais il le fit toujours quand l'agent se servait de sa position officielle pour gagner les sauvages catholiques à son église, employant pour cette fin les écoles et les argents accordés chaque année, par le gouvernement, à tous les Indiens indistinctement pour leur bien temporel, et non pour pervertir les âmes.

En mars dernier, l'agent porta auprès du gouvernement des accusations contre le prêtre et demanda qu'il fût expulsé de la place. Mais presque en même temps notre Bureau indien de Washington présenta au gouvernement de nombreuses charges contre l'agent, et en faveur du prêtre et des sauvages catholiques, demandant une enquête légale, et que, si les nombreux griefs contre l'agent étaient prouvés, il fût alors renvoyé. Après quelque délai l'enquête fut accordée. Deux commissaires furent nommés; l'un de ceux-ci pour la première fois depuis l'établissement de notre Bureau Catholique Indien, fut choisi par nous. Les commissaires étaient l'honorable Lyon de New-York, du département indien, et l'hon. H. Rice, ex-sénateur, de St. Paul, Minnesota, tous deux protestants; l'un d'eux (le Sénateur Rice) faisant partie du conseil de l'Evêque Episcopalien Whipple. Les séances de la commission furent tenues à White Earth même, et tous les témoignages de plaintes et d'accusations furent reçus publiquement pendant douze jours ou contre l'agent ou contre le prêtre dans tout ce qui concernait la difficulté, et les intérêts de la Réserve Sauvage.

L'enquête fut faite avec un grand intérêt de part et d'autre. Les sauvages commencèrent par présenter une requête demandant le renvoi de l'agent. Ils dirent à la commis-

sion : " Nous avons tenu conseil ensemble, et avons décidé  
 " que le Major Stowe doit s'en aller, et si le gouvernement  
 " ne l'envoie pas, nous l'enverrons nous-mêmes." Un chef  
 protestant et ami de l'agent Stowe et de l'évêque Whipple  
 qui avait ordonné son fils diacre, parla ainsi à la commis-  
 sion : " Il faut que l'agent Stowe s'en aille ; je n'ai pas à  
 " me plaindre de lui personnellement car il m'a fait bien  
 " des faveurs ; mais je dois considérer l'intérêt de tous les  
 " Sauvages ; et comme agent il a été injuste envers un  
 " grand nombre, et a négligé leur bien-être, il faut qu'il  
 " s'en aille."

En plusieurs occasions les Sauvages avaient fait des me-  
 naces de violence ; et quelques jours seulement avant l'en-  
 quête les jeunes gens avaient décidé de tuer les animaux  
 et de brûler les bâties de l'agence ; ce qui devait être le  
 signal d'une révolte générale des Sauvages ; mais ils en  
 furent empêchées par quelques amis qui les assurèrent que  
 justice allait bientôt leur être rendue.

Les témoignages de l'enquête justifiaient le prêtre de  
 toutes les charges portées contre lui et démontrèrent que  
 l'agent était coupable de bigoterie, de préférences injustes  
 sous le rapport religieux, et d'abus illégal de son office  
 pour gagner les Indiens à son Eglise.

Le 18 juillet, l'enquête fut close, et le rapport en fut pré-  
 senté au gouvernement. Plusieurs des abus de l'agence  
 y étaient signalés ; on y exprimait le regret d'y voir depuis  
 plusieurs années passées une mal-administration générale,  
 une dépense folle de plusieurs centaines de mille dollars de  
 l'argent des Indiens, pour lequel argent on ne voyait à peine  
 aucune amélioration sur la Réserve ; et enfin on y recom-  
 mandait le renvoi immédiat de l'agent Stowe comme en-  
 tièrement incapable de remplir les devoirs de sa position.

Alors on s'attendait de part et d'autre que, sur une re-  
 commandation aussi expresse, et en considération des me-  
 naces et du mécontentement des Sauvages, une action im-  
 médiate serait prise à ce sujet, afin de remédier aux injus-  
 tices et de satisfaire aux justes demandes des Indiens. Mais,  
 chose incroyable, aucune nouvelle n'arrivait sur les lieux ;  
 alors lettre sur lettre, télégramme sur télégramme furent

expédiés au Département des Indiens à Washington, demandant une réponse immédiate sur le rapport des Commissaires, et faisant connaître les dangers que créait un pareil délai. Mais, chose étrange ! après une vaine attente de plus de cinq mois de la part du public, l'agent Stowe est encore à l'agence et le prêtre en a été éloigné par la force ; et bien qu'il ait été clairement prouvé que le rapport de l'inspecteur Kemble, sur lequel le prêtre fut chassé de l'agence, était faux, on le continue cependant en office.

#### LES SŒURS GRISES A LA MISSION DU LAC AU DIABLE.

Je visitai ensuite notre belle mission des Sioux du Lac au Diable, où nos bonnes *Sœurs Grises* de Montréal ont établi, il y a trois ans, une maison qui est déjà si florissante.

La nation des Sioux, qui s'appellent aussi les Dakotas, compte environ 40,000 âmes. Elle figurait autrefois comme l'un des plus beaux peuples sauvages du continent. Nicolet, qui visitait les différentes tribus sauvages de l'Amérique du Nord, dit qu'ils étaient supérieurs à tous les autres peuples de la forêt, qu'il avait jamais vus. Ils étaient aussi les amis des blancs. Les officiers de la compagnie de pelletterie du Nord-Ouest rendent aussi ce témoignage de la constante amitié des Sioux pour les blancs. Ils disent que c'est l'orgueil des Sioux de se vanter dans leur grand conseil de ne s'être jamais teint les mains du sang de l'homme blanc. Ils occupaient la plus grande partie du territoire qui s'étend depuis le Mississipi aux Montagnes Rocheuses et des Possessions anglaises aux limites du Kansas. Ils vivaient de chasse. Le poisson de leurs lacs et rivières, les troupeaux de chevreuils, d'originaux, de buffalos, dans les forêts et prairies, le riz et les fruits sauvages, faisaient de leur pays un vrai paradis pour les Sauvages.

La religion des Sioux admettait plusieurs dieux. Ils croyaient que les mondes visible et invisible étaient peuplés d'êtres spirituels ou mystérieux qui travaillaient continuellement au bonheur ou au malheur de la famille humaine. Ces esprits, comme ils le croyaient, habitent partout et en toutes choses, et en conséquence presque toutes choses devraient un objet de culte. Dans une même fête les Sioux

faisaient des danses religieuses en hommage au soleil, à la lune et étendaient les bras et les mains devant une pierre peinte. Ils avaient le dieu du nord, le dieu du sud, le dieu des bois et le dieu de la prairie, le dieu de l'air et le dieu des eaux. Ils étaient en toutes choses ce que dit St. Paul des Athéniens, remplis de superstitions et enclins à offrir des sacrifices plus fréquemment aux mauvais génies qu'au Grand Esprit.

Peu d'années d'expérience nous ont déjà montré ce que peut faire l'Eglise parmi les Indiens, en harmonie avec le gouvernement et aidée par lui.

La mission du lac au Diable avec une population de 1,100 âmes fut assignée à l'Eglise il y a quatre ans. La première école y fut établie par les *Sœurs Grises* de Montréal dans l'automne de 1874, ayant pour chapelain, le jeune Père, plein de zèle apostolique, Louis Bonin, aussi de Montréal.

Il y a six ans passés ces Indiens étaient tout à fait à l'état sauvage; ils ne connaissaient aucunement le travail et ne voulaient même pas en entendre parler. Ils étaient opposés à l'école et à l'instruction de leurs enfants. La même nuit que les Sœurs et le Chapelain arrivèrent, ces farouches Indiens tinrent un conseil secret dans lequel ils protestèrent ce qu'ils appelaient une conspiration pour les priver de leur liberté et de leur religion; et ils résolurent de combattre ou de s'opposer de toutes leurs forces à cet empiètement sur leurs droits.

C'est pourquoi, pendant deux ans, ce fut avec la plus grande répugnance que quelques-uns d'entre eux consentirent à confier leurs enfants aux Sœurs, ou encore à laisser baptiser leurs enfants mourants.

Aujourd'hui tout est changé, ils désirent l'instruction pour leurs enfants et pour eux-mêmes. Ils me prièrent de leur obtenir des bâtisses plus grandes, où leurs garçons plus âgés puissent apprendre à travailler à quelque métier et aussi à cultiver la terre. Ils amènent maintenant leurs enfants à l'école des Sœurs et les laissent même des années entières sans aucune inquiétude. Ils viennent à l'église, apportent d'eux-mêmes leurs enfants au baptême et plusieurs des parents sont en même temps baptisés.

C'est ainsi que ces Sauvages qui, il y a six ans, ne voulaient pas même entendre parler de travail, sont maintenant presque tous fermiers. Sur 265 familles, 243 ont des fermes ou des jardins depuis un jusqu'à dix et vingt arpents en culture. 175 familles se sont bâti eux-mêmes de bonnes et solides maisons en pièces de bois écarriés ; et ils savent déjà faire tout l'ouvrage sur leurs terres, labourage, semailles, cerclage, rechaussage, clôture, etc., et cela même avec soin et bon goût. J'ai vu sur leurs terres des clôtures qui peuvent être comparées avec avantage aux clôtures faites par les blancs dans les nouvelles colonies. Déjà, ils récoltent les patates, le blé-d'Inde, les oignons, les navets et autres jardinages par centaines de boisseaux ; ils font assez de foin et d'avoine pour hiverner chevaux, vaches et autres bestiaux ; de sorte que nous avons l'espoir que dans peu d'années ces Sauvages sauront se supporter eux-mêmes et être indépendants. Le grand secret de leur rapide amélioration est dû au dévouement et l'habileté de leur agent, le major McLaughlin, et au système suivi en cette agence de payer les Sauvages pour toutes leurs améliorations, avec l'argent qui leur revient chaque année du gouvernement, et par des contrats de cession de leur immense terrain.

#### LA MISSION DE STANDING ROCK.

Enfin je visitai en dernier lieu une autre belle mission des Sioux à Standing-Rock, laquelle compte environ 2,400 âmes et est située sur la rivière Missouri dans le Territoire de Dakota. Ici l'agriculture n'est pas aussi avancée qu'au lac au Diable parce que les Sauvages n'ont pas eu les mêmes avantages, ayant eu à voyager d'une place à une autre, et à faire la guerre même avec les troupes du gouvernement jusqu'en 1876. Ils montrent cependant un grand désir pour le travail et demandent des animaux et des instruments pour l'agriculture. L'été dernier ils ont pu récolter 8,000 minots de blé-d'inde, 3,000 minots de patates et 800 minots d'autres jardinages. Ils ont déjà une maison d'école, mais ils désirent en avoir plus d'une et de plus grandes ; et je n'ai nul doute que si le plan pour les écoles avec une ferme-modèle, soumis par notre Bureau au dé-

partement des Indiens, est accepté, des centaines d'enfants pourront alors fréquenter chaque année ces écoles industrielles.

Les Sauvages Sioux de Standing Rock montrent une plus grande disposition à se faire d'abord chrétiens que ceux du Lac au Diable, parce que ceux-ci ont connu autrefois le Père De Smet, et lui ont entendu conter plusieurs des merveilles du Grand Esprit. Et bien que ce grand patriarche des missions sauvages de l'ouest n'ait pas eu le temps, ni l'occasion d'en faire des chrétiens, ceux-ci néanmoins se rappellent d'avoir vu et entendu la Grande Robe noire, le Père De Smet.

Deux Pères Bénédictins et deux Frères co-adjuteurs ont maintenant la charge de la mission et des écoles de Standing Rock. D'autres Pères avec quelques Frères Bénédictins sont partis dernièrement du Séminaire de St. Meinrad, Indiana, afin d'établir une ferme-modèle et agrandir les écoles à Standing Rock. Les Sœurs de la Charité doivent aller prochainement prendre charge d'une école industrielle et d'un pensionnat pour les filles : les bâtisses nécessaires étant justement à s'achever. Les bois de construction tirés des forêts sont ici bien inférieurs à ceux du Lac au Diable. Les immenses prairies du Dakota semblent mieux adaptées à l'élevage des troupeaux qu'à la culture du sol. L'herbe et le foin sauvage y croissent en abondance, tandis que les moissons sont très exposées à être détruites par de fréquents orages de grêle et de pluies torrentielles, et quelquefois aussi par le fléau des sauterelles. Toutefois le climat y est très salubre et les voyageurs, les sauvages et les missionnaires y jouissent du bonheur paisible de la campagne et surtout d'une excellente santé.

Je suis avec toute gratitude et respect,

—  
 Votre très humble Serviteur,

J. B. BROUILLET, V. G.

## AGENCE DE SPOTTED TAIL,

14 janvier 1878.

Au Très Révérend Père Brouillet, V. G.

TRÈS RÉVÉREND ET CHER MONSIEUR,

J'arrivais hier de l'agence de Red Cloud, où, en présence de l'agent, des officiers et du ministre épiscopalien, M. Robinson, j'ai tenu un conseil avec les chefs indiens, le 6 janvier. Leurs dispositions sont les mêmes que celles des Indiens des Réserves de Wolf Point, de Red Cloud, de Devil's Lake, de Standing Rock et de Spotted Tail. J'apprends aussi que les Sioux des autres Réserves, le long de la Rivière Missouri, sont tout aussi désireux d'avoir des Prêtres et des Instituteurs catholiques. Mais malheureusement nous n'avons ni les hommes ni les moyens de pourvoir aux besoins des Indiens qui sont déjà sous nos soins; et tandis qu'il y a pour nous le plus brillant espoir de la part des Indiens, notre côté ne présente qu'un aspect sombre pour les Indiens.

Je vais maintenant retourner à mon monastère de Saint-Meinrad parce qu'ici les Missionnaires seront reçus avec joie à n'importe quelle agence, et aussitôt que je pourrai les envoyer. Je retourne pour la raison encore que je puis pour le présent faire plus de bien ailleurs, parce que nous n'avons pas encore ici, à l'agence de Spotted Tail, les appartements convenables pour le service divin, ni pour les écoles.

J'ai hâte de recevoir de vos nouvelles, ainsi que les nouveaux rapports du Gouvernement touchant nos Missions Indiennes. Je vous remercie beaucoup pour l'important Dictionnaire en langue Siouse que vous avez acheté, pour nous du *Smithsonian Institute* à Washington, (prix \$20). Si vous pouviez en avoir deux copies, envoyez-en une à St. Meinrad et l'autre à Standing Rock.

Bien cher Père, pardonnez-moi, s'il vous plaît, mon importunité, et acceptez l'expression de la reconnaissance toujours vive de

— — Votre serviteur dévoué,

L'ABBÉ MARTIN.

LETTRE DE LA RÉVÉRENDE SOEUR CLAPIN,

*Supérieure du Couvent des Sœurs Grises,*

LAC AU DIABLE, MINNESOTA, E.-U.

*Mission de N.-D. des Sept-Douleurs,*

1er juin 1878.

AU TRÈS-RÉVÉREND DIRECTEUR DE L'ŒUVRE, à Washington.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

C'est un devoir et un plaisir pour nous de trouver l'occasion de vous donner quelques nouvelles de notre chère et belle mission des Sioux sur le Lac au Diable.

Votre bonne visite de l'automne dernier nous a laissées tellement remplies de bons souvenirs !... nous désirons bien ardemment que vous la renouveliez cette année encore.

Notre Saint Evêque, Mgr Seidenbush, de l'ordre de Saint Benoit, nous enlevait, il y a déjà près de 15 jours, notre dévoué chapelain, le Rév. Père Ls. Bonin, en l'appelant chez les blancs, à l'église St. Joseph, près de Pembina, sur les lignes de Manitoba. Que les bénédictions de Dieu le suivent et le récompensent pour tout ce qu'il a fait pour nous et pour notre chère mission des Sioux depuis plus de trois ans. Deux Pères Bénédictins doivent venir prochainement le remplacer, et se charger de l'école industrielle de nos grands garçons Sioux.

Vous comprenez néanmoins que c'est déjà un certain sacrifice pour nous que de rester plusieurs semaines sans la Sainte Messe, ni le Saint Ministère du Prêtre au milieu de nos farouches Indiens. C'est donc avec grande hâte que nous attendons l'arrivée des Révérends Pères.

Nous avons aussi plusieurs enfants déjà préparés pour la première communion, et ils ont bien hâte de voir arriver cet heureux jour.

Nous sommes heureuses encore de pouvoir constater pour cette année aussi un nouveau progrès chez nos enfants sauvages dans l'application aux différentes matières de l'école, et à leurs devoirs de chrétiens, comme aussi dans leur bonne volonté à apprendre la langue anglaise ; ce qui

est une condition expresse de la part du gouvernement américain.

Votre jeune protégé, le petit Jean-Baptiste, est toujours avec nous ; il est d'un caractère doux et gentil. Nous avons parmi nos chères élèves une jeune fille Sioux, qui est destinée à épouser prochainement un jeune Indien de sa nation ; lequel n'a encore de chrétien que le baptême. Néanmoins sa conduite est donnée comme exemplaire ; et l'agent des Indiens, M. McLaughlin, approuve ce mariage. La cérémonie se fera solennellement à l'église. Ce bon exemple, nous en avons la confiance, sera suivi par bien d'autres. Cette jeune fille est une de nos premières élèves ; elle a été avec nous depuis environ trois ans, et nous pouvons assurer qu'elle est une excellente chrétienne, et qu'elle fera une bonne femme de ménage.

Un mot maintenant de notre nouvel hôpital que le gouvernement vient de nous faire bâtir pour nos Sauvages. Il a 40 pieds de longueur sur 50 de profondeur, et a deux étages. Le tout est en bonnes pièces de bois équarries et la couverture en bardeaux. L'agent nous offre d'occuper le second étage pour nos Instructions religieuses, et même notre chapelle ; mais il ne peut rien faire pour aider à finir cet appartement qui n'a que les quatre murs et le toit.

Vous savez combien nos moyens sont limités ; c'est pourquoi nous nous adressons à votre Institution de charité, afin que dans la distribution de vos aumônes aux différentes missions sauvages, vous n'oubliez pas nos chers Sioux de la mission des Sept-Douleurs.

Quant à moi et à mes chères compagnes, nous ne manquerons de prier, et de faire prier nos chères élèves pour votre prospérité et le plein succès de votre sainte œuvre.

Je demeure,

En toute gratitude et respect,

Votre très-humble servante,

SOEUR CLAPIN.

SITTING BULL, RED CLOUD, etc., et douze autres chefs Sioux,  
à Washington, demandant la Robe noire.

Tout le monde se rappelle la visite de ces célèbres chefs Sioux au Président Hayes, l'été dernier. Ils viennent le visiter, afin d'en obtenir diverses faveurs, mais surtout pour lui demander la Robe Noire. Pas un d'eux n'est baptisé, ni même catéchumène ; mais tous désirent l'être. Leur haute estime et leur grande confiance pour la Robe Noire et la Sœur de charité, a induit en erreur plusieurs journaux américains qui affirmèrent alors que tous ces grands chefs Sioux, Sitting Bull même, Red Cloud, Spotted Tail (Tigre) et les autres étaient déjà catholiques, simplement parce qu'ils demandaient le Prêtre catholique.

Sitting Bull, au milieu d'un grand conseil de plus de cent chefs et en présence des commissaires du gouvernement, disait : " Officiers du gouvernement, nous vous demandons maintenant une seule chose ; c'est que vous nous envoyiez le missionnaire, mais, remarquez bien, le missionnaire *un* comme le père De Smet, la Robe Noire ; car ces missionnaires *deux*, homme et femme, comme vous en avez, nous n'en voulons pas." Sitting Bull cependant est un Indien Sioux pur sang, qui n'a jamais été baptisé, et qui ne sait ni l'anglais, ni le français, comme cela a été faussement rapporté, par différents journaux protestants (1).

C'est la conviction des Missionnaires aujourd'hui encore au milieu des Indiens, que si la Robe Noire avait été alors accordée à la nombreuse nation des Sioux, (qui compte 40,000 âmes), la guerre désastreuse de 1876 eût été évitée : ce qui aurait encore épargné au gouvernement les immenses frais de deux millions de dollars, et surtout sauvé tant de précieuses vies de nos braves soldats et officiers.

Mais inutile maintenant de rappeler des faits si malheureusement accomplis.

Depuis cette malheureuse politique de 1870, " *The Indian Peace Policy* " du Président Grant, le gouvernement n'a

---

(1) Un de nos missionnaires distingués, l'abbé Martin, O. S. B. est allé visiter le camp de Sitting Bull l'été dernier.

cessé d'inonder les pays sauvages de l'ouest de ministres protestants qu'il paie et envoie comme commissaires, inspecteurs, surintendants, agents et gouverneurs des pauvres Sauvages qui deviennent forcément les victimes de ces centaines de ministres protestants devenus tout à coup spéculateur-missionnaires. *The government pays well*, et c'est là le secret du zèle si soudain de cette nouvelle espèce de missionnaires, qui trop souvent finissent par réclamer le secours de l'armée pour venir convertir leurs Indiens au bout de la bayonnette et du fusil.

Mais les Sauvages en général ont beaucoup trop de bon sens pour se laisser ainsi tromper sans réclamation ; ils réclament et réclameront toujours, comme étant de leur choix, le ministère tout de paix et de charité de la Robe Noire.

J. M. Missionnaire Indien.

## ORÉGON.

### LETTRE DU RÉVÉREND PÈRE CHIROUSE, O. M. I.,

*Aux Membres du Conseil du Bureau Catholique Indien de  
Washington, D. C.*

BREN CHERS MESSIEURS,

J'arrivais d'une longue et laborieuse mission chez les Lummi et les Swinomish, quand je rencontraï dix jeunes sauvages envoyés de Port Madison après moi pour porter secours à la femme de leur Grand Chef, qui était très-malade et demandait l'assistance du prêtre avant de mourir. Tout fatigué que j'étais, je me rends néanmoins à leur demande, et nous embarquons dans les canots à Tulalip vers 5 heures du soir. La baie était calme et magnifique; et les jeunes gens firent si bien leur devoir qu'à deux heures après minuit nous étions arrivés au terme désiré de notre voyage. Le chef, dans son affliction, se tenait sur le rivage et me reconnut de loin. Il me conduisit de suite auprès de son épouse agonisante, mais la joie de voir la Robe Noire auprès d'elle lui rendit ses forces; elle put faire bien sa confession et recevoir le sacrement des mourants, qui donne le soulagement à l'âme et au corps: il s'opéra sur le champ un effet merveilleux, car elle dormit d'un profond sommeil tout le reste de la nuit, et fut même rendue sous peu de jours à ses occupations ordinaires.

Ces bons sauvages me voyant au milieu d'eux vinrent me demander de leur donner une petite mission, que je commençai de suite, le même jour. Je baptisai trois adultes et neuf enfants dont le plus jeune est déjà allé augmenter l'heureuse troupe des anges dans le ciel. Plus de vingt personnes reçurent leur divin Sauveur dans le sacrement de son amour. Trois ont fait leur première communion; et cinq autres se préparent à mériter la même faveur.

Ces sauvages ont adopté un code de lois, ils élisent leurs officiers, collectent parmi eux la taxe pour leurs écoles, ont bâti eux-mêmes pour cet objet une maison spacieuse et con-

fortable. Hier les livres, les ardoises, etc., étaient achetés; aujourd'hui l'école est ouverte avec le joli nombre de 24 enfants. Chaque exercice commence par la prière et le chant joyeux d'un pieux cantique. Les élèves les plus distingués sont souvent envoyés à notre école-modèle de Tulalip, les garçons chez nos Pères, les filles chez les Sœurs de la Providence, où aucun soin n'est épargné pour rendre ces enfants intelligents, laborieux et utiles à leur nation. Déjà dans quelques-unes de nos missions ce sont nos anciens élèves de l'école-modèle de Tulalip, qui enseignent avec succès les écoles primaires à leur propre nation.

J'aurais encore beaucoup de choses d'un grand intérêt à vous raconter, mais je remets de le faire jusqu'après mon retour à Tulalip.

Votre respectueux et obéissant serviteur,

E. C. CHIROUSE, O. I.

## MONTAGNES ROCHEUSES.

### LETTRE D'UNE SOEUR DE LA PROVIDENCE SUR LA FÊTE-DIEU.

MISSION DE COLVILLE, MONTAGNES ROCHEUSES,

24 juin 1877.

*A la Révde. Mère Caron, de Montréal,*

TRÈS-CHÈRE ET RÉVDE MÈRE,

La Fête-Dieu est une époque si remarquable et si solennelle chez tous nos Sauvages des Montagnes Rocheuses, que je suis certaine de vous être agréable et de vous bien intéresser en vous racontant la manière toute édifiante avec laquelle nos chers Indiens ont su célébrer cette divine fête encore cette année.

Quinze jours avant la fête ils commencent à arriver, venant des plus grandes distances, c'est-à-dire, trois à quatre cents milles et par caravanes de deux à trois cents à la fois; ils plantent leurs tentes tout autour de l'église et de la mission.

Les jeunes et les vieux, les infirmes, aveugles et boiteux, tous veulent être à temps pour le *Grand jour des Fleurs*; c'est ainsi que, dans leur langage primitif, ils appellent cette belle fête. L'entente, l'amitié la plus franche règne parmi toutes ces différentes tribus. A l'arrivée de chaque caravane, les Sauvages de la place s'assemblent à la porte de l'église, se rangent avec ordre, le drapeau blanc en tête, comme signe de paix et de joie; forment de longues lignes, et au signal donné, font retentir joyeusement tous les échos de leurs montagnes par les décharges répétées de leurs armes à feu. C'est le salut de bienvenue et d'amitié donné à toutes les tribus arrivantes. On pousse ensuite d'éclatants cris de joie, et l'on se donne des poignées de mains. De suite des places convenables sont choisies pour planter les tentes; et de gras pâturages sont offerts pour les bêtes de somme ou chevaux de voyage qui en ont

un grand besoin, car la plupart sont très-maigres, après d'aussi longues et pénibles courses.

Pendant ces préliminaires achevés, on s'occupe bientôt de la grande idée qui a présidé à tous leurs desseins, et a fait surmonter toutes les difficultés ainsi que toutes les fatigues de voyage : c'est qu'on est venu, avant tout, auprès de la Robe Noire y faire une petite retraite et ses Pâques. Aussi se met-on à l'œuvre gaiment et de bon cœur. Quelques jours avant la grande fête, la retraite est annoncée et tous se rendent avec enthousiasme aux exercices de la prière et des instructions. Nos deux zélés missionnaires, les Revds. Pères Jésuites, ont récolté cette année, comme par le passé, une abondante moisson.

C'est ainsi que pendant tout le temps de la retraite on les a vus à l'œuvre dès la pointe du jour jusqu'au soir et souvent à une heure très avancée dans la nuit, entendant les confessions et instruisant les enfants.

Mais aussi quel ne fut pas le triomphe et la joie commune, lorsqu'au matin de la fête l'on vit et compta plus de sept cents de ces bons enfants de la forêt s'approcher de la table sainte en procession recueillie, et s'y nourrir du pain divin de la communion. Comme il faisait bon alors de voir la piété, la foi vive, le bonheur même briller dans la démarche et sur toutes les figures de ces bons sauvages ! et ces beaux sentiments de leur cœur se manifestaient encore d'une manière plus touchante par les nombreux cantiques et refrains d'amour et de joie qui sont souvent accompagnés de larmes d'attendrissement.

Une aussi délicieuse fête ne se termine pas sans un couronnement. Après une prompte et légère collation, tous sont de retour et occupent leur place à la grand-messe et à la procession du S. S. Sacrement. La messe est pieusement chantée en plein chant par les Indiens eux-mêmes, et nos élèves qui sont leurs enfants. Les préparatifs de la procession ont tous été faits avec entrain la veille. Les chemins sont bordés de hautes et nombreuses balises ; les reposoirs dressés de verdure et ornés de fleurs sauvages, indiquent les différentes stations où la procession s'arrêtera.

Toute la vallée de Colville est dans de joyeux transports ;

les citoyens blancs des alentours sont tous présents ; la garnison militaire elle-même, bien que composée pour la plupart de protestants, s'est pourvue d'une permission spéciale, et se regarde comme privilégiée de pouvoir faire garde d'honneur à notre Procession du S. S. Sacrement.

L'église ne peut contenir qu'une faible partie de la foule, mais ceux au-dehors, comme ceux au-dedans, observent un silence et un respect religieux ; tous peuvent entendre et suivre les pieux cantiques et les saintes cérémonies. Les moments solennels de l'Élévation et de la Communion sont signalés et salués par des décharges de mousquetterie. Les intervalles sont bien remplis par l'harmonie des voix douces et sympathiques des Sauvages et de nos élèves.

La messe terminée, le signal est donné et la procession est en marche ; une bannière de la Sté. Vierge passe en tête des jeunes filles et des femmes qui la suivent à double rang. Ensuite sur deux lignes également écartées s'avancent les hommes des différentes tribus avec leurs bannières spéciales et dans un ordre parfait. Puis la Garde d'Honneur, le Clergé avec des cierges à la main, les enfants de chœur portant, les uns, des encensoirs fumants, les autres jetant des fleurs abondantes sur le passage, et formant l'escorte immédiate qui précède et entoure le cortège sacré. De chaque côté sont les élèves et les Sœurs qui prennent part au chant pieux des hymnes et cantiques. A la suite sont les autres enfants des différentes tribus. La marche est fermée par un groupe d'étrangers, protestants et autres, qui cheminent aussi avec silence et respect, témoignnant d'une façon non équivoque, de leur sincère admiration pour ces deux mille et quelques cents enfants du désert marchant avec pompe et majesté sur un parcours de plus d'un mille, faisant retentir les airs et les collines de la mélodie de leurs pieux refrains. Le dais est aussi porté tour à tour par les plus anciens chefs : ce qui est regardé par eux, et à juste titre, comme le plus grand honneur. C'est ainsi que cette pieuse multitude, après avoir si délicieusement circulé pendant d'aussi heureux moments autour de nos collines enchantées, a terminé sa marche majestueuse au sein de l'église d'où elle était partie ; et là, après une

dernière bénédiction de notre Seigneur sur les familles, les moissons, la chasse et la pêche, tout le monde édifié s'est dispersé pour n'oublier cependant jamais le souvenir heureux de la Procession du Grand Jour des Fleurs.

Je demeure,

Très Révde Mère,

Votre très humble fille et servante en Jésus-Christ,

SOEUR MARIE \*\*\*.

### MISSION DES COEURS D'ALEINES.

SOUS LES RÉVDS. PÈRES JÉSUITES,

On se rappelle que la belle mission des Cœurs d'Aleines est une des premières Missions fondées par le Vénérable Père De Smet, de sainte mémoire. Elle existe depuis près de quarante ans, et a toujours donné beaucoup de consolation à ses Missionnaires. Les extraits de quelques lettres de Seltis, son grand chef actuel, font bien voir à quel degré l'esprit chrétien continue de se manifester chez cette excellente tribu sauvage.

LETTRE du Grand Chef SELTIS au Col. Watkins, inspecteur du Gouvernement.

CHER MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre datée 25 août, Lewiston, Idaho, demandant à moi et à mon peuple de nous faire citoyens américains; et voici ma réponse: à un grand conseil de la nation, que nous avons eu le 16 août, nous avons beaucoup parlé sur cet important sujet. Et si je pensais que mon peuple fût déjà mûr, ou prêt à profiter d'une pareille mesure, je ferais tout en mon pouvoir pour les amener à cette fin. Mais je suis convaincu que maintenant cette mesure nous mènerait à une ruine complète.

Si tous les blancs étaient honnêtes comme ils le devraient; n'y eût il pas parmi eux des hommes injustes et ambi-

eux, cela pourrait aller ; mais vous savez mieux que moi que tel n'est pas le cas.

Après de longs efforts, nous, Chefs, avons réussi, il n'y a que quelques années, à bannir du milieu de nous les mauvaises mœurs, les jeux intéressés (gambling) et l'ivrognerie. Maintenant si nos jeunes gens devenaient libres, ou étaient soustraits à notre surveillance, ils seraient tentés et débauchés par les mauvais blancs, et se livreraient bientôt à la débauche, deviendraient méchants et nous donneraient alors beaucoup de misère et de trouble. Non, le temps n'est pas encore arrivé : nous ne savons pas lire, et nous ne parlons pas l'anglais. Nous ne connaissons pas les lois, ni les coutumes des blancs : non, le temps n'est pas encore arrivé.

Mais ce dont nous avons besoin maintenant, serait :

1<sup>o</sup> Le titre des terres de notre mission, ou de cette petite portion de terre qui nous reste de tout ce que nous possédions autrefois pour notre chasse, nos récoltes de fruits et de racines, pour le paccage de nos chevaux. Ce que nous possédions autrefois, nous l'abandonnerions de bon cœur aux blancs, si seulement nous pouvions être sûrs de ce qui nous reste, afin que par ce moyen mon peuple fût encouragé à l'industrie et au travail.

Peut-être que vous croyez que c'est beaucoup de terre que nous vous demandons ; mais ceux qui l'ont parcourue, savent que ce n'est presque des rochers et des savanes, et qu'une très-petite partie est propre à la culture et aux pâturages.

2<sup>o</sup> Nous avons besoin d'école ; et nous avons fait un arrangement avec les Sœurs de la Providence pour venir enseigner nos enfants ; nous faisons tout en notre pouvoir pour nous préparer à les recevoir, mais nous craignons beaucoup de n'avoir pas même le stricte nécessaire.

Nous ne demandons rien pour nous-mêmes individuellement, ni pour nos habits, ni pour notre nourriture ; nous avons l'habitude de nous pourvoir de ces choses ; mais ce que nous désirerions serait un peu d'argent pour terminer notre maison d'école, et pour soutenir un peu nos Reli-

gieuses qui prendront soin de nos enfants pendant toute l'année. (1)

3<sup>o</sup>. Nous demandons la liberté de pouvoir acheter des munitions et des fusils pour la chasse; car le Président, depuis ces deux années de guerre avec les Indiens ennemis, a défendu aux blancs de vendre de l'ammunition aux Sauvages sans distinction. Nous comprenons les motifs du Président; mais de cette façon, il punit ses amis bien plus que ses ennemis; car ceux-ci étant trop paresseux pour cultiver la terre, ont tout le temps qu'il faut pour courir et traverser les lignes du côté des Anglais, où ils achètent ce qu'ils veulent, armés et munitions. Pour nous qui prenons soin de nos terres et de nos animaux, nous ne pouvons pas les abandonner ainsi pour aller courir çà et là.

Néanmoins nos fermes ne sont pas encore tellement avancées que nous puissions en tirer toute notre vie sans le secours de la chasse. C'est pourquoi nous prions encore le gouvernement de vouloir bien autoriser quelque agent, ou moi-même qui suis chef, à vendre à mon peuple les munitions strictement nécessaires pour la chasse.

ANDRÉ SELTIS,  
Chef des Cœurs d'Aleines.

LETTRE du Col. WATKINS à SELTIS.

LEWISTON, J. T. 30 août.

CHER AMI,

Le soussigné se fait un devoir et un plaisir de rendre témoignage à la loyauté des Cœurs d'Aleines, et en particulier à leur grand chef Seltis, pendant tous les troubles de la guerre avec les Nez-Perçés.

Quand les habitants blancs de la Rivière au Pin avaient tous quitté leurs habitations par la crainte des sauvages ennemis, alors toi, Seltis, tu les rassuras, en leur promettant l'amitié et la protection de tes Cœurs d'Aleines; tu envoyas

(1), La Communauté de la Providence vient d'envoyer trois Sœurs pour s'établir au milieu des Cœurs d'Aleines.—N. E.

même de tes gens pour garder, et prendre soin de leurs propriétés jusqu'à leur retour.

L'influence de Seltis est grande parmi les sauvages du Nord, elle a été d'un grand secours pour maintenir les bons rapports et la paix entre les blancs et les sauvages.

(Signé)

Col. G. C. WATHINS

Inspecteur des Indiens.

M. C. WILKINSON,

aide de camp du Gen. Howard.

LETTRE DES CITOYENS de la RIVIÈRE AU PIN, AUX REVDS. PÈRES  
JÉSUITES et AUX COEURS D'ALEINES.

19 juin 1877.

MESSIEURS,

Nous, soussignés, cultivateurs de la Rivière au Pin et des environs, désirons vous exprimer notre extrême reconnaissance pour votre noble conduite, toute pleine de bonté envers nous pendant tous les troubles de la présente guerre des Nez-Percés.

Si nous avons quitté nos fermes et nos maisons pendant quelque temps, ce n'était pas par rapport à vous, mais bien par la crainte des sauvages ennemis; car nous étions assurés de votre amitié et protection qui ne nous a pas manqué.

Aussi en retour pour votre bonté à notre égard, nous venons vous assister en pétitionnant le gouvernement, de vous accorder un bon titre à vos terres pour que vous puissiez y vivre d'une manière sûre, paisible et tranquille. Car nous voulons faire tout en notre pouvoir pour vous obtenir cette paix et ce bonheur, dont on vous menace depuis longtemps d'être privés.

(Signé),

N. M. MORAY,

TH. A. MORAY,

H. E. YOUNG,

Et cent autres cultivateurs.

## TERRITOIRE INDIEN.

LETTRE de JOSEPH PANÉNOPASHA, Grand Chef des Osages  
territoire indien, au Rév. PÈRE SHOEMACKER, S. J.

BIEN CHER ET RÉVÉREND PÈRE,

J'ai reçu votre lettre hier soir ; et c'a été une grande joie pour moi d'apprendre que mes enfants sont en bonne santé, et encore pourvus de tout ce qui leur est nécessaire pour leur école.

J'espère qu'ils apprendront bien à lire et à écrire, et aussi à parler l'anglais correctement. J'espère, avec la grâce de Dieu, de les trouver aussi bien portants, lorsque j'irai les voir l'an prochain.

Dites à mes enfants ainsi qu'aux autres enfants des Osages que c'est la plus belle chance qu'ils puissent avoir d'apprendre à lire et à écrire et de recevoir une bonne éducation, afin que plus tard notre nation puisse se fier sur eux pour gouverner et régler nos propres affaires.

Mon peuple partira bientôt pour la chasse au buffalo, mais je ne pourrai pas y aller moi-même.

Jé désire encore que mes enfants soient surveillés de près afin qu'ils n'aient pas la tentation de désertir de l'école. J'ai hâte d'aller les voir en janvier prochain.

Aussi longtemps que j'occuperai l'office de gouverneur de mon peuple, je travaillerai à avoir ici une mission catholique et d'en faire partir les *quakers* que le gouvernement nous a imposés, afin que nos enfants soient instruits au milieu de nous.

La majorité de nos sauvages viennent de me ré-élire comme gouverneur pour quatre ans.

Je demeure avec la plus haute estime et respect,  
Votre très-humble et obéissant serviteur,

JOS. PANÉNOPASHA,  
Gouverneur des Osages,  
Pour le territoire indien.

## LETTRE DE REMERCIEMENTS AUX MEMBRES DE L'ŒUVRE PAR LE PÈRE MALO.

BIEN CHERS ET CHARITABLES AMIS,

Je suis autorisé par le Bureau Catholique Indien de Washington D. C., d'offrir à tous, et à chacun des membres et amis de l'œuvre des missions sauvages des Etats-Unis, les remerciements sincères et la profonde gratitude des membres de ce Bureau pour l'assistance et les dons généreux que votre grande charité vous a porté à faire pour évangéliser les pauvres indiens pendant l'année dernière. Aussi est-ce avec bonheur que nous vous offrons ces vives actions de grâces au nom de cent mille Sauvages catholiques de ce pays, au nom de nos cent cinquante Missionnaires Prêtres et Sœurs de Charité, dispersés dans tout le Nord-Ouest et les Montagnes Rocheuses. Nous désirons ajouter encore une expression spéciale de reconnaissance pour ces nobles et héroïques Dames, anges de Charité, séculières et religieuses, qui n'ont épargné ni temps ni sacrifices pour travailler à l'organisation de cette sainte Œuvre, ont favorisé son extension et reçu des membres, les généreuses offrandes.

Enfin ne pouvons-nous pas signaler et promettre à tous les bienfaiteurs, comme source de consolation présente et d'encouragement futur, les prières angéliques, les chants de reconnaissance des milliers de jeunes âmes qui, souvent immédiatement après la grâce ineffable du saint Baptême, sont allés jouir de la félicité céleste. Et ne pouvons-nous de même donner l'assurance des prières ardentes des Missionnaires et de leurs cent mille pieuses et reconnaissantes ouailles, les Indiens Catholiques.

C'est avec la profonde et heureuse conviction que le Seigneur miséricordieux ne manquera pas de bénir au centuple cette sainte œuvre et son peuple charitable, que je demeure, dans les sacrés cœurs de Jésus et de Marie,

Votre très-humble et  
Reconnaissant serviteur,

J. F. MALO,  
Missionnaire.

## LA FAMINE EN CHINE.

Ce n'est pas seulement dans l'Inde que, depuis un an, la famine a étendu ses ravages. Il fallait que les Missions de la Chine établies et maintenues avec tant de difficultés et de sacrifices eussent aussi à subir cette terrible épreuve. Mgr. Volonteri, Vicaire Apostolique du Honan, écrivait, le 12 Janvier 1878, à Mgr Marinoni, supérieur du Séminaire des Missions Etrangères de Milan :

“ Depuis le mois de Septembre dernier, nos chrétiens ont été forcés de vendre jusqu'à leurs meubles les plus indispensables pour se procurer des grains. Ils se sont nourris aussi de feuilles d'arbres, vendues même à un prix élevé. L'hiver venu et les feuilles tombées, l'écorce des arbres fut employée comme aliment ; mêlée avec d'autres substances, elle composait une sorte de pâtée amère, plus propre à couper la faim qu'à la satisfaire. Cette dernière ressource leur ayant fait défaut, nos chrétiens allèrent, où ils purent, chercher à manger. Des familles sont venues et viennent encore, des extrémités de la province, implorer notre assistance, disant qu'elles mourront si nous ne pouvons rien pour elles.

“ Dans leur extrême détresse, les païens vendent leurs filles et même leurs femmes ; il se trouve d'infâmes spéculateurs qui les achètent ici contre un peu de grain, les emmènent dans d'autres provinces où la famine n'a pas pénétré, et les revendent avec un bénéfice énorme.

“ Nulle langue ne saurait dire les horreurs de la situation présente. Le prix du menu grain va chaque jour augmentant. On ne peut presque plus passer sur les routes ; elles sont infestées de bandes d'hommes désespérés qui cherchent leur subsistance dans le crime. L'horrible fléau avance, comme l'incendie poussé par un vent violent, répandant partout la terreur et la mort. Cette famine détruit, sans exagération, plus de vies que la terrible guerre qui exerce actuellement ses ravages en Europe. Au nord de Yunnan-fou, la route du Chen-si est jonchée de milliers de morts et de mourants. Dans les villages populeux, c'est

à peine si le tiers de la population survit. Dans beaucoup de maisons, des familles entières sont mortes et gisent sans sépulture. Nombre de villages n'ont plus d'habitants. Ceux qui ne sont pas morts se sont enfuis vers les villes ou dans d'autres provinces.

"Je n'ai pas encore dit la chose la plus horrible. Il serait impossible d'y croire, si nous n'en étions pas les témoins oculaires. On voit souvent les parents se nourrir du corps de leurs enfants aussitôt qu'ils sont morts, et des enfants dévorer la chair encore palpitante de leurs parents. Nos messagers chrétiens et mon serviteur, à son dernier retour de Si-ngan-fou, s'effrayaient à la pensée de manger chez les indigènes Inns ; ils craignaient qu'on ne leur offrît de la chair humaine ; car ils avaient vu souvent découper, cuire et manger des cadavres. Chaque matin, de nombreuses charrettes font le tour de la grande ville de Si-ngan-fou afin de ramasser dans les rues et les ruelles, les corps de ceux qui sont morts de faim ou de froid, depuis vingt-quatre heures.

"Les mandarins de la ville de Nan-yang-fou distribuent chaque jour, grâce aux libéralités du gouvernement, un plat de *mi-tang* (millet qui a bouilli dans l'eau) à plus de 5,000 affamés, et chaque jour, en moyenne, une douzaine de ces malheureux tombent morts là même où ils prennent ce pauvre repas. Quelque chose de semblable se passe dans chacun des 96 chefs-lieux de district de cette province. Partout, sur les routes et dans les champs, on voit des cadavres ; il y en a jusque sous les murs de notre demeure.

"La nuit du 17 décembre, j'ai sauvé moi-même une pauvre jeune fille de treize ans tombée d'inanition dans le voisinage de notre résidence. Les soins qui lui furent donnés durant toute la nuit, parvinrent à la ranimer, et maintenant, après quelques semaines d'un bon traitement, ses membres amaigris peuvent à peine supporter son misérable corps.

"Pour achever l'œuvre de destruction, une neige abondante, accompagnée de vents très-froids, est tombée les deux derniers jours ; elle a fait, aux environs, parmi les personnes déjà affaiblies par la faim, au moins un millier

de victimes. Beaucoup, dans leur désespoir, se sont suicidées. On les a trouvées pendues aux branches des arbres ou aux portes de leurs maisons.

“ Notre résidence est comme un navire de sauvetage au milieu d’une mer pleine de naufragés. Chaque jour, une foule de 500 à 600 personnes se presse à notre porte, et demande un peu d’argent pour éviter la mort. Ne pouvant donner à toutes, nous devons régler la répartition de nos aumônes. Les demandes qu’on nous adresse enlèvent chaque jour quelques *piculs* de grains de notre provision. Nous avons, en outre, plus de cent familles chrétiennes entièrement à notre charge et qui le seront encore plusieurs mois si nous voulons les sauver. D’autres Missionnaires du Vicariat sont dans la même position. L’allocation de l’OEuvre de la Propagation de la Foi pour cette année est déjà presque dépensée. Qui nous fournira les fonds nécessaires à nos besoins et à ceux des milliers de personnes dont la vie dépend de ce que nous pourrons leur donner? Le Dieu des miséricordes inspirera à quelques âmes généreuses de venir à notre aide et de sauver du désespoir et de la mort un si grand nombre de créatures.”

Mgr Volonteri écrivait encore, le 10 février 1878, à Mgr Maringni :

“ Le missionnaire, chargé des orphelinats, m’annonce que les enfants survivants sont au nombre de 600; et l’on en recueille de nouveaux tous les jours.

“ J’ai commencé aujourd’hui à emprunter de l’argent, expédient auquel, dans ces six dernières années, je n’avais jamais dû recourir. Mais que faire? La désolation est extrême. Nous sommes toujours en alerte; il y a, de tous côtés, des attaques et des incendies. Les soldats des mandarins font continuellement des tournées pour arrêter les voleurs. Beaucoup de *païens*, qui vivaient autrefois de leur travail et qui étaient honnêtes, se sont jetés dans la voie du crime pour ne pas mourir de faim. Que Dieu veuille bien abréger cette dure épreuve et nous accorder un peu de pluie! Cela nous donnerait l’espoir de voir, au printemps prochain, diminuer les horreurs d’un si grand fléau.”

Dieu dont les desseins sont impénétrables n'a pas voulu exaucer de suite les vœux de son zélé missionnaire, et faire tomber enfin cette pluie tant désirée ; car le 7 mars, M. Anelli, missionnaire aussi en Chine, écrivait à son frère :

“ Les victimes de la famine tombent chaque jour par milliers. Il n'a pas plu depuis onze mois. Nous faisons des triduum, des neuvaines et des processions. S'il ne pleut pas bientôt, la récolte de l'année est entièrement perdue ; que ferons-nous ?

“ Dans les rues, dans les maisons, sur les places, partout l'on voit des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants. Plusieurs cas de mort par inanition font frémir ; les cadavres, à peine refroidis, sont dépouillés par les affamés ; on voit des enfants à moitié dévorés par les chiens, de petits enfants cherchant le sein sur le cadavre de leur mère, des pères de famille qui se pendent de désespoir, des gens qui mangent les cadavres trouvés sur les routes. Plusieurs jeunes garçons ont été saisis par les affamés et dévorés vivants. Des mères ont fait cuire leurs propres enfants.

“ Le gouvernement chinois distribue des secours aux malheureux. Dans cette seule ville, il nourrit chaque jour 13,000 personnes ; mais qu'est-ce que cela ?

“ La famine a pour conséquence le brigandage. Beaucoup de Chinois, poussés par la misère ou par la perversité, trouvent, dans la consternation générale et dans l'affaiblissement de la force publique, une nouvelle audace et une nouvelle assurance d'impunité. Nous qui résidons hors de la ville dans un village mal défendu, nous ne dormons plus tranquilles. Presque toutes les nuits, à deux, trois et quatre milles de notre résidence, nous voyons des incendies allumés par les brigands qui veulent ainsi profiter de l'épouvante et du trouble.

“ Dans cette extrême désolation, notre vénérable Vicaire Apostolique travaille au-dessus de ses forces, et il ferait bien plus s'il en avait les moyens. Nous recueillons tous les jours les enfants par dizaines, et beaucoup d'entre eux meurent après avoir reçu le baptême et la confirmation. Nous en avons encore un millier de vivants ; leur entretien nous coûte 500 ligatures (2,000 francs) par mois. Eu égard

à nos faibles ressources, c'est un chiffre effrayant. Les grains sont à des prix fabuleux. Mgr Volonteri disait dernièrement que 70 taëls (environ 500 francs) ne suffisaient pas à la dépense de chaque jour. Si des secours extraordinaires ne nous arrivent pas, nous ne pourrions plus continuer."

Le R. P. Anasthase, missionnaire franciscain au Chan-si-écrit, le 18 mai 1878, au R. P. Marie (de Brest), procureur des missions franciscaines à Paris :

"Mgr Louis Moccagatta, vicaire apostolique du Chan-si, en raison de l'extrême misère où se trouvait la chrétienté de Ke-leao-kou, me pria de m'y rendre pour administrer les derniers sacrements aux affamés mourants et pour distribuer le peu d'aumônes que la mission avait à sa disposition.

"Je m'empressai de me transporter à Ke-leao-kou ; j'y fus reçu par les chrétiens comme un envoyé du ciel. Ne pouvant, hélas ! les soulager tous, j'écrivis à Mgr Moccagatta de venir, avec de fortes aumônes et le plus promptement possible, en aide à son troupeau désolé, décimé et près de périr tout entier. Il me répondit par l'envoi de cinq sacs de grain, et par la promesse de m'adresser prochainement d'autres secours.

"Vous n'ignorez point les causes de cette famine. Les récoltes de 1875 et de 1876 furent, pour ainsi dire nulles par suite de la sécheresse. En 1877 et cette année, la pluie n'est pas venue. Aussi, le fléau étend partout ses ravages, et des familles, autrefois dans l'opulence, sont réduites à un tel dénuement que, se voyant inévitablement condamnées à mourir de faim, elles abrègent leurs souffrances par le poison. Dès l'automne dernier, grand nombre de personnes allaient çà et là cueillir des herbes et des feuilles vertes et sèches pour s'en nourrir. La misère engendrait de graves désordres ; la population était agitée, et des bandes de 30, 50, 70 personnes se réunissaient pour assassiner et voler à main armée. Le gouvernement chercha à réprimer ces excès, et il crut pouvoir en prévenir le retour en promettant des secours de la part de l'Empereur. On commença donc à distribuer chaque jour une écuelle de bouillie, nourriture plus propre à prolonger l'agonie qu'à satisfaire l'appétit de

ces malheureux, et le peuple cessa momentanément de voler et de tuer. Mais loin d'arrêter le développement du fléau, ces secours insuffisants ne firent qu'en augmenter l'intensité, en attirant sur certains points, de toutes les parties de la province, une foule énorme d'affamés. Comme il ne leur restait rien à leur distribuer, ils moururent de froid et de faim.

“Cet état lamentable a encore empiré. Tous ceux qui avaient pu, jusqu'à présent, soutenir leur existence au moyen d'écorces d'arbres, de feuilles de millet ou de paille, mélangées d'une certaine terre blanche appelée *kentzu-tzu*, se laissent aller à l'abattement et au désespoir; ils tombent comme des mouches sur ce sol désolé où n'apparaît plus un seul brin de verdure.

“Auparavant, les cadavres étaient enterrés par des mains charitables; aujourd'hui, petit est le nombre de ceux qui reçoivent une poignée de terre: païens et chrétiens, n'ayant pas de quoi se nourrir et se sentant mourir de faim, enlèvent les intestins des cadavres et se repaissent de leur chair à peine refroidie.

“Il y a deux mois ces faits monstrueux étaient rares, et ceux qui s'en rendaient coupables étaient punis avec la dernière rigueur. Aujourd'hui, ces malheureux n'ont plus honte de se jeter sur les morts pour les dévorer; sous l'aiguillon de la faim, ils sont devenus tellement cruels, que, s'ils ne trouvent de cadavres, ils tuent sans pitié leurs semblables. J'ai vu de mes propres yeux, aux portes de la ville, des ossements humains dépouillés de leurs chairs, des cadavres mutilés d'hommes et de femmes. Le dernier était encore tiède; il venait d'être immolé sous les yeux d'un païen de qui je tiens le fait, par trois inconnus qui avaient emporté les jambes et les parties charnues.

“Ces cas d'anthropophagie deviennent tous les jours plus nombreux, et ce n'est pas seulement ici qu'on les peut signaler, mais aussi dans toutes les parties de cette immense province, comme l'attestent les relations envoyées à Mgr Moccagatta par les prêtres européens et chinois. Dans les auberges, on tue les voyageurs pour les manger et pour faire de leur dépouille mortelle, convertie en objet d'alimentation, le plus horrible des trafics.

“Tous les bourgs, tous les villages sont dépeuplés ; on n’entend plus retentir le joyeux éclat des chansons, partout règne un silence sépulcral. Des pays, où l’on comptait 300, 500 et 1000 familles, n’ont plus que 6, 20 et 40 personnes au plus. C’est un fait que peuvent affirmer comme moi tous les prêtres de ce vicariat. Le nombre de ceux qui gisent sans sépulture dans leurs maisons est innombrable. Ils y sont morts dans les tourments de la faim, ou, n’ayant pas le courage de supporter jusqu’au bout leurs tortures, ils ont demandé au poison un sommeil éternel. On n’entend plus une plainte, on ne voit pas une larme couler, lorsqu’une mère perd son enfant, une épouse son époux, les enfants leurs parents. J’ai connu une païenne qui mangea son mari, son fils et deux de ses filles, morts de faim, et qui, n’ayant plus rien à manger, succomba à son tour. Un jeune homme tua son grand-père, puis son père.

“Près de Ke-leao kou, se trouve un village appelé Xan-thaun. Je m’y rendis dernièrement pour baptiser quelques familles catéchumènes. Il ne restait qu’une jeune fille de trente ans, autrefois riche, maintenant réduite à la misère, qui me raconta que, tous, à l’exception d’un vieillard et et d’une femme surpris par la mort, avaient été baptisés avant de mourir par un médecin chrétien, et que les païens avaient eplévé ensuite leurs cadavres.

“Une lettre, envoyée hier à Mgr Moccagatta par un de nos confrères, annonce que, dans les districts de Hun tun et de Tchan-mon, les païens s’entretuent ; notre courrier, qui devait se rendre auprès de sa sœur, en a été dissuadé par ses amis qui craignaient de le voir tomber entre les mains des anthropophages.

“Ici la famine est au comble et plus terrible que dans les autres provinces. Le grain, qui se vendait autrefois 300 sapèques, en vaut aujourd’hui 5,000, et bien heureux qui peut s’en procurer à ce prix. Le fléau sévit avec beaucoup plus de rigueur que dans l’Inde, où les nombreux moyens de transport, les routes et les canaux permettent d’envoyer rapidement les secours, tandis que la province du Chan-si est hérissée de montagnes et n’a pas de rivières navigables ; les bêtes de somme, qui pourraient transporter des vivres, ont

toutes été tuées l'année dernière. Le peu de grains qui nous vient de la Mongolie est transporté à dos de chameaux par des caravanes tartares.

“La plupart de nos prêtres ont vendu jusqu'à leurs vêtements pour secourir les malheureux. Mgr Moccagatta et son coadjuteur, Mgr Grassi, ainsi que nous tous, nous sommes astreints à ne manger que du millet et un peu de farine de seigle préparée en bouillie. Nous avons fait, jusqu'à présent, tout ce que nous avons pu ; mais, si Dieu n'a pas pitié de nous, presque tous les chrétiens mourront. Déjà, le nombre des païens et des chrétiens morts dans cette province dépasse 7 millions.

“Voilà l'état actuel du Chan-si, province de 30 millions d'âmes, qui, si la pluie n'arrive pas, ne sera plus bientôt qu'un vaste désert.”

---

L'*Osservatore romano* a publié, au mois de juin dernier, l'article suivant, dont nous empruntons la traduction à la *Liberté* de Fribourg :

“Depuis que sont parvenues en Europe les premières nouvelles qu'une horrible disette tourmentait quelques provinces dans les Indes orientales, spécialement de la Présidence de Madras, la S. Congrégation de la Propagande s'est empressée d'expédier aux vicaires apostoliques de ces contrées une subvention extraordinaire qui, distribuée par les mains des missionnaires, bien qu'elle ne fût qu'une goutte d'eau sur un vaste désert, devait pourtant porter quelque consolation aux victimes de ce fléau mortel. Cette subvention fut aussi répétée plus tard, moyennant le concours de quelques pieux bienfaiteurs qui voulurent prendre part à une œuvre de si grande charité. Notre journal a déjà donné le détail des sommes envoyées, 25,000 fr. la première fois et 20,000 la seconde, et les secours fournis ont produit le fruit qu'on en attendait, spécialement par la conversion de beaucoup de païens à la religion catholique.

“Mais, si la famine a commencé depuis le mois de septembre de l'année dernière à diminuer d'intensité, ses tristes effets, outre la grande mortalité, ont été nombreux et sont en-

core très-sensibles; à tel point que, pour les pauvres missionnaires, s'est accru extraordinairement le nombre d'orphelins, de veuves, de vieillards qui; entrés dans le bercail de l'Église catholique, demandent journallement le pain pour vivre. Une communauté de religieuses a recueilli plus de 6,000 enfants et se prive presque du nécessaire pour les alimenter.

“ Ce qui est plus douloureux, c'est que le fléau est passé des Indes dans quelques régions de la Chine, même avec une augmentation de violence et sur un terrain bien plus vaste, de manière que plus de soixante millions d'habitants ont eu à en souffrir. Les relations qui arrivent à la Propagande, de la part des vicaires apostoliques et des missionnaires, sont les plus émouvantes et les plus déchirantes, car elles donnent connaissance de scènes horribles d'victimes humaines, spécialement d'enfants qui sont la pâture d'affreux affamés, même de leurs propres parents. D'autre part, des troupes de squelettes, plutôt que de figures humaines, se pressent en foule et environnent, jour et nuit, les habitations des vicaires apostoliques en demandant quelque aliment, parce qu'ils n'ont plus ni herbe à paître dans les champs, ni feuilles et écorces d'abres à ronger dans les bois.

“ Il est bien naturel que les malheureux païens abandonnés de tous demandent à être admis au baptême, mais surtout que la sollicitude des missionnaires veuille assister les familles des fidèles. Mais le missionnaire est lui aussi dépourvu de ressources, et, s'il n'a pas pour les siens, comment peut-il donner aux étrangers? Les convertis sont nombreux et ils ont quelque subside journalier pour vivre; mais il y en aurait bien plus, si le missionnaire pouvait les alimenter tous et, en attendant, les instruire et s'assurer de leur sincérité et de leur constance dans la foi. Il faudrait ensuite continuer à les secourir de peur que, laissés à eux-mêmes, ils ne retournent à l'idolâtrie et ne meurent dans un désolant abandon. Comment donc pourvoir à tant de besoins?

“ La S. Congrégation de la Propagande, profondément émue de ce misérable état des vicariats chinois, a, nonobstant la gravité de la gêne où elle se trouve actuellement, recueilli ses forces et profité même des ressources proba-

bles, et, ferme et confiante dans sa mission, elle a envoyé, il y a un peu plus d'un mois, 50,000 fr. aux vicaires apostoliques de ces régions. Pour le même motif, une somme de 21,000 fr. a été, il y a peu de temps, expédiée par la Propagande à Mgr Touvier, vicaire apostolique de l'Abyssinie. C'est donc, en moins de huit mois, près de 100,000 fr. que la S. Congrégation a employés au soulagement de tant de malheureux souffrant de la faim aux Indes et en Chine, sans cesser pour cela et sans retarder un instant de pourvoir, comme elle fait journellement, aux besoins ordinaires des missions qu'elle entretient dans tout l'univers.

“Voilà à quoi servent et comment s'emploient les rentes des biens laissés par de pieux bienfaiteurs à la S. Congrégation de la Propagande.”

## VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE.

### APERÇU HISTORIQUE ET ÉTAT ACTUEL.

Avant de repartir pour sa lointaine mission, Mgr Comboni, récemment nommé évêque de Claudiopolis *in partibus* et vicaire apostolique de l'Afrique centrale, a adressé aux Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi une notice historique sur l'immense vicariat qu'il administrait depuis cinq ans, en qualité de provicaire. Nous en commençons la publication.

“ Lorsque le monde chrétien, à la voix de l'éternelle sagesse, sortit des profondes ténèbres où l'ancienne loi le tenait enveloppé, la prodigieuse puissance qui le fit surgir de ce gouffre obscur fut l'anguste étendard de la Croix. Les œuvres de Dieu doivent toujours naître au pied du Calvaire. La croix, les contradictions, la souffrance, sont le signe ordinaire de la sainteté d'une œuvre ; et c'est par cette voie semée de ronces et d'épines que les œuvres de Dieu se développent, prospèrent et atteignent leur perfection et leur triomphe. Pour accomplir la grande œuvre de la rédemption du monde, l'Homme-Dieu a passé par cette voie ; la Vierge immaculée l'a parcourue, et, après avoir été la Reine des martyrs, elle est devenue la Reine de la terre et du ciel. Cette même voie a été suivie par les Ordres religieux et par toutes les institutions de l'Eglise de Jésus-Christ, qui ont répandu sur le monde entier le trésor de leurs vertus héroïques et de leurs bienfaits. Par cette voie ont passé les martyrs et tous les saints ; et l'on peut dire que la grandeur de leur sainteté est proportionnée à la grandeur de leurs souffrances. Enfin, c'est sur cette voie royale que marchent toujours l'Eglise et la papauté, de saint Pierre à Pie IX. Cette vivante image de Jésus-Christ, son fondateur, cette reine de toutes les œuvres de la toute-puissance et de l'amour de Dieu, ce chef-d'œuvre de sa droite, ce magistère très-haut de ses éternels desseins, cette arche mystique du pacte éternel, ce grand navire mystérieux, qui, durant dix-neuf siècles, a traversé

sain et sauf les mers bouleversées par la fureur des puissances infernales, traversera majestueusement tous les siècles et touchera au port de l'éternité, aussi intacte que lorsqu'elle est sortie du sein de Dieu.

“ Il devait en être de même de l'œuvre de la rédemption de la Nigritie, qui a pour objet spécial l'apostolat de l'Afrique centrale. Cette grande entreprise devait suivre la même voie de douleur tracée à toutes les œuvres filles de l'Église de Jésus-Christ. Aussi, les contradictions qu'elle a rencontrées à sa naissance, les obstacles qu'elle a surmontés dans son développement sont-ils la preuve la plus éclatante et la plus sûre de la sainteté de son but et la garantie de son avenir.

“ Grâce aux très sages dispositions du Saint-Siège, l'œuvre de la rédemption de la Nigritie est sur le point d'entrer dans une période nouvelle et de prendre une direction plus forte. L'histoire détaillée de cette œuvre n'est pas encore assez connue en Italie, en France et dans les autres nations catholiques, où la charité est si vivante et si admirable. Il ne déplaira donc pas à nos bienfaiteurs que je retrace rapidement l'histoire de mon apostolat de l'Afrique centrale et que je donne une idée de l'œuvre pour la rédemption de la Nigritie, destinée à diriger et à alimenter cet apostolat.

## I

Fondation du vicariat. — Etendue, limites, populations. — Historique du vicariat.

“ Le vicariat apostolique de l'Afrique centrale a été érigé par un bref de Grégoire XVI, en date du 3 avril 1846.

“ Ses limites sont : au nord, le vicariat apostolique de l'Égypte et la préfecture apostolique de Tripoli ; à l'est, la mer Rouge sur les côtes de la Nubie, et les vicariats apostoliques de l'Abyssinie et des Gallas ; au sud, la région des montagnes de la Lune, que les géographes modernes placent entre les 10<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> de latitude australe ; à l'ouest, le vicariat des Deux-Guinées et la préfecture du Sahara.

“ Ce vicariat a donc une superficie plus grande que celle

de l'Europe entière. Il embrasse toutes les possessions du Khédivé d'Égypte dans le Soudan, possessions qui occupent un espace cinq fois aussi vaste que la France. Il comprend en outre quelques royaumes soumis à des princes, sectateurs de l'islamisme. Mais la partie la plus étendue renferme des tribus arabes nomades et musulmanes, d'innombrables tribus de nations sauvages et fétichistes, et plusieurs états indépendants, ennemis du Coran ou ignorant son existence, n'ayant aucune idée du christianisme et dominés par des superstitions qui leur tiennent lieu de religion.

“ La population du vicariat était évaluée à 90 millions d'âmes par mon prédécesseur, le P. Ignace Knoblecher. Après des études sérieuses, des recherches très-exactes, et en prenant pour base les calculs approximatifs de la statistique de Washington, je crois pouvoir assurer qu'elle atteint le chiffre de 100 millions d'infidèles. D'où il résulte que le vicariat apostolique de l'Afrique centrale est le plus vaste et le plus peuplé du monde.

“ On peut partager son histoire en trois périodes. La première embrasse quinze années : elle comprend la fondation de la mission par le P. Ryllo, de la Compagnie de Jésus, qui mourut à Khartoum en juin 1848, puis l'administration du P. Ignace Knoblecher, mort en avril 1858, et celle de Mgr Kirchner, qui céda, en 1861, le vicariat à l'Ordre de Saint-François. Pendant la deuxième période, de 1861 à 1872, le vicariat fut administré par les Mineurs Observantins, sous la direction du R. P. Reinthaller et des vicaires apostoliques de l'Égypte. La troisième période offre le tableau du vicariat sous mon administration depuis 1872, époque à laquelle il a été confié à l'Institut des Missions pour la Nigritie, fondé, en 1857, sous les auspices de Mgr de Canossa, évêque de Vérone, aujourd'hui cardinal.

“ Dans la première période, quatre stations furent établies : une à Khartoum (Nubie supérieure), capitale des possessions égyptiennes au Soudan, située sur le fleuve Bleu entre le 15° et le 16° de latitude nord, une autre à Gondokoro, sur le fleuve Blanc, dans la tribu des Bari, entre le 4° et le 5° de latitude nord ; une troisième à Sainte-Croix, dans la tribu de Kich, sur le fleuve Blanc, entre le-

6° et le 7° de latitude nord ; la dernière à Scellal, près du tropique du Cancer, en face des îles de Filé (Nubie inférieure). Plus de quarante missionnaires européens travaillèrent dans cette mission de 1846 à 1861. Le plus grand nombre d'entre eux étaient Autrichiens et appartenaient au diocèse de Laybach et aux diocèses du Tyrol ; il y avait aussi trois Bavarois, quelques Pères de la Compagnie de Jésus, et sept prêtres de l'Institut Mazza de Vérone. Presque tous succombèrent, victimes de leur charité, aux fatigues et à l'insalubrité du climat.

“ Dans la deuxième période, les stations de Gondokoro, de Sainte-Croix, et plus tard celle de Scellal, furent abandonnées. L'action des missionnaires se concentra sur Khartoum, principale station, où le provicaire, Mgr Knoblecher, avait acheté une maison et un grand jardin. Près de cinquante Franciscains, la plupart Frères convers, y passèrent deux années. Vingt deux Religieux ayant succombé, les autres, affaiblis par les fatigues et les maladies, se retirèrent en Egypte ou en Europe. Il ne resta que trois ou quatre Pères ou Frères pour prendre soin des catholiques de Khartoum. Jusqu'alors le vicariat de l'Afrique centrale avait été soutenu au moyen d'aumônes recueillies dans l'empire austro-hongrois par le comité de la Société de Marie.

“ Dans la troisième période, fut créée la mission du Kordofan. On fonda, à El-Obeïd, la capitale, un établissement pour les missionnaires et un institut pour les Sœurs. A deux journées de cette ville, à Malbes, où l'on trouve de l'eau en quantité suffisante, on prépara l'installation d'une colonie auxiliaire, en élevant des maisons et en acquérant des terrains pour loger les familles des nègres convertis. Avec le temps, on espérait former ainsi des villages entièrement chrétiens qui se seraient peu à peu développés. On ouvrit également une mission dans le Gebel Noubas, au sud-ouest du Kordofan, afin de se ménager un point d'appui et des moyens de communication pour faire pénétrer la foi parmi les idolâtres du centre du vicariat. On fonda à Khartoum le grand établissement des Religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition de Marseille, comprenant une école,

un orphelinat et les œuvres qui s'y rattachent. On inaugura la mission de Berber placée dans le site le plus agréable, sur les rives du Nil, près du 18° de latitude nord, au point de réunion des caravanes de Khartoum, de l'Égypte, par le désert de Korosco, et de Souakim, sur la mer Rouge.

Tous ces établissements sont pourvus de missionnaires habitués au climat par leur séjour dans les deux Instituts du Caire chargés de préparer les missionnaires pour l'Afrique centrale. Depuis 1872, des prêtres de l'Institut des Missions de la Nigritie, de Vérone, quelques Pères Camilliens, et des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ont été employés dans le vicariat. Durant cinq années, aucun prêtre missionnaire européen n'a succombé aux rigueurs du climat ; tous ont joui de la meilleure santé, malgré les fatigues, les longs voyages et les privations qu'ils devaient s'imposer. Seules, quelques Religieuses sont mortes ; mais, avant de se dévouer à cette laborieuse mission, elles souffraient déjà des suites de fatigues anciennes.

“ Cet aperçu sommaire montre que le vicariat de l'Afrique centrale a suivi, à ses débuts, la route des épreuves, des luttes et du sacrifice que la Providence assigne ordinairement à toutes les œuvres saintes.

## II

L'Institut Mazza.— Approbation par Pie IX du projet de rédemption de la Nigritie.— Voyages en Europe de M. Comboni.— Allocation donnée par la Société de Cologne.— Protection de Mgr de Canossa.— Fondation des Instituts de Vérone.

“ Je dois ici raconter brièvement l'origine de l'œuvre pour la rédemption de la Nigritie, fondée sous les auspices de Mgr l'évêque de Vérone.

“ Au nombre des cinq premiers missionnaires envoyés en 1846 dans l'Afrique centrale, sous la direction du P. Ryllo, se trouvait le P. Ange Vinco, originaire du village de Cerro. Ce prêtre appartenait à l'institut fondé à Vérone par le P. Nicolas Mazza, où j'ai moi-même reçu l'éducation sacerdotale et dont j'ai fait partie pendant vingt-

quatre ans (1843-1867). A la mort du P. Ryllo, le P. Ange Vinco, étant revenu en Europe recueillir des aumôdes et recruter des missionnaires, passa deux mois à l'institut de Vérone. Le tableau qu'il fit de l'état déplorable des peuples de la Nigritie intérieure émut si vivement le P. Mazza, que celui-ci résolut d'envoyer dans l'Afrique centrale des Religieux de son institut qui montreraient des dispositions pour ce ministère.

“ Au mois de janvier 1849, élève de philosophie et âgé de dix-sept ans, je jurai aux pieds de mon vénéré supérieur, le P. Mazza, de consacrer toute ma vie à l'apostolat de l'Afrique centrale. J'abandonnai alors le projet que trois ans auparavant la lecture de l'histoire des martyrs du Japon, par saint Alphonse de Liguori, m'avait inspiré de me vouer à la lointaine et périlleuse mission du Japon. Dès lors, je ne m'occupai plus que de me préparer à cette sainte entreprise. En 1857, je fus envoyé par le P. Mazza à Khartoum et aux stations du fleuve Blanc avec le P. Beltrame et d'autres prêtres. Là, je passai par de rudes épreuves, et je fus fréquemment atteint par les fièvres meurtrières de l'équateur qui me mirent plusieurs fois au bord du tombeau. Dans l'intervalle, je pus étudier la langue des Denka, le caractère et les coutumes des nombreuses tribus de la Nigritie intérieure. A mon retour en Europe, lorsque j'eus rempli, par ordre de mon supérieur, une importante mission aux Indes orientales et sur les côtes orientales de l'Afrique, le vicariat était passé aux mains des RR. PP. Franciscains.

“ Le 18 septembre 1864, après avoir assisté, à Saint-Pierre de Rome, aux solennités de la béatification de Marguerite-Marie Alacoque, mon projet pour la régénération de l'Afrique me revint à l'esprit. Je le présentai au Souverain Pontife Pie IX, qui l'approuva, et à la S. Congrégation de la Propagande. Mon projet fut imprimé en différentes langues et eut plusieurs éditions. Le but était d'assurer la stabilité et la perpétuité des missions de la Nigritie centrale, en élevant en Europe deux instituts qui leur fourniraient le personnel de missionnaires et de religieuses nécessaires, et en fondant, sur les côtes d'Afrique, dans un lieu salubre, deux établissements où les missionnaires et

les Sœurs se prépareraient au climat de l'Afrique centrale et aux fatigues de l'apostolat.

“ Mais j'étais sans appui et dépourvu de tous moyens pécuniaires. Muni de l'approbation de mes supérieurs et de celle du cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, je parcourus, durant trois années, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne et d'autres contrées, exerçant le ministère sacerdotal, visitant et étudiant les œuvres pour les missions étrangères, si bien organisées en France et en Irlande, cherchant des lumières, des protections et des aumônes et faisant connaître l'importance de mon entreprise à ceux qui pouvaient m'aider. J'étais puissamment soutenu par le cardinal Barnabo, par d'illustres et éminents personnages, et surtout par les encouragements de Notre Saint-Père le Pape Pie IX, qui m'avait dit en septembre 1864 : *“ Labora sicut bonus miles Christi pro Africa.”* Malgré les obstacles que je rencontrais et les difficultés que je prévoyais en Europe et en Afrique, j'eus toujours confiance dans le cœur de Jésus qui a souffert aussi pour la malheureuse Nigritie, et je ne perdis jamais l'espoir de réussir dans ma difficile entreprise.

“ En 1865, la Société de Cologne pour le rachat et l'entretien des noirs examina sérieusement mon projet et en comprit la grande importance et le but pratique. Elle fut la première à assurer la réalisation de mon œuvre en m'allouant à perpétuité, par un titre approuvé de la chancellerie épiscopale, une somme annuelle de 5.000 francs, pour soutenir le premier institut que je fonderais sur les côtes d'Afrique. Cette allocation m'ouvrit les sources de la charité universelle, des Sociétés de bienfaisance d'Europe, et en particulier de celle qui est la reine de toutes, de l'Œuvre admirable de la Propagation de la Foi.

“ Ce fut seulement en 1867 que la Providence me donna, pour asseoir solidement l'édifice dont j'avais conçu le plan, un véritable point d'appui dans l'illustre marquis Louis de Canossa, évêque de Vérone, honoré aujourd'hui de la pourpre romaine, glorieux descendant de la célèbre comtesse Mathilde de Canossa et neveu de la Vénérable marquise Madeleine de Canossa, fondatrice des Filles canos-

siennes de la Charité, qui sera bientôt, nous l'espérons, élevée sur les autels. Ce prince de l'Église, n'étant encore que simple prêtre, avait vu plusieurs fois une troupe de jeunes orphelines africaines que le P. Nicolas Olivieri, de Gênes, lui avait présentées pour obtenir des aumônes. Ému de compassion, il engagea le P. Mazza, son ami, à les recueillir à Vérone dans son institut de femmes, afin de les instruire dans la foi. Plus tard, ces négresses, de retour dans leur patrie, pourraient enseigner la religion, sous la direction des missionnaires. Mgr de Canossa avait suggéré au P. Mazza de les élever dans des établissements placés sur les côtes même de l'Afrique, car l'expérience démontre que les nègres transportés en Europe étaient exposés à y perdre la vie. Peut-être le P. Mazza aurait-il mis ce projet à exécution si la mort ne l'avait pas enlevé.

« Aussi, après de mûres réflexions, connaissant le zèle ardent dont Mgr l'évêque de Vérone était enflammé pour le salut des âmes les plus abandonnées, je m'adressai à ce prélat, de qui j'avais l'honneur d'être connu depuis 1849. Je lui exposai mon projet et je le suppliai de prendre cette OEuvre sous sa protection, et d'en accepter la présidence. Je l'assurai que, jusqu'à la mort, je serais son bras droit ou plutôt que toutes les charges de l'entreprise pèseraient sur moi, que je pourvois à toutes les nécessités pécuniaires et matérielles, et que je ne lui demandais que sa très-noble et très-puissante recommandation. Mgr de Canossa, animé d'un esprit vraiment apostolique, accepta d'être le protecteur et le président de l'OEuvre entière. Il ne se laissa effrayer ni par les malheurs du temps, ni par mon insuffisance et ma pauvreté, ni par les difficultés de l'entreprise ; il était soutenu et fortifié par le Pape Pie IX, par le préfet de la Propagande, par un grand nombre d'évêques avec lesquels lui et moi nous étions rencontrés à Rome, aux fêtes du dix-huitième centenaire du martyr de saint Pierre.

« En 1867, je pus ouvrir à Vérone, sous les auspices du prélat, un premier institut pour les missionnaires, et un second pour les religieuses auxquelles je donnai, en 1872, le nom de Pieuses Mères de la Nigritie. Afin de soutenir,

au moins en partie, ce second institut, on lui affilia, sous la présidence de l'évêque, assisté d'un conseil d'ecclésiastiques et de laïques, l'Association du Bon-Pasteur, enrichie d'indulgences plénières par Sa Sainteté. J'avais déjà, suivant l'avis du cardinal Barnabo, quitté l'excellent institut Mazza pour me consacrer librement et entièrement à l'OEuvre de la Nigritie.

“ Je plaçai à la tête de la maison des missionnaires le regretté Dr. Alexandre de Bosco. Il possédait les qualités éminentes que demandait cette charge, et il avait été mon compagnon dans l'Afrique centrale, où son nom est encore béni. L'institut des Religieuses de Vérone, ayant, par suite du malheur des temps, passé par beaucoup d'épreuves, ne put se reformer qu'en 1872. Aussi, pour commencer dans l'Afrique centrale les œuvres des religieuses en même temps que les œuvres des missionnaires, je choisis, après avoir visité un grand nombre de congrégations en Italie et en France, la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition de Marseille. Cet institut est le premier qui se soit établi en Orient depuis les Croisades ; il a été approuvé par le Saint-Siège et il est répandu dans l'Europe, dans l'Asie, dans l'Afrique et dans l'Océanie. J'avais à peine exposé mes projets à la Supérieure générale, la Révérende Mère Emilie Julien, ancienne missionnaire en Afrique et en Orient, qu'elle consentit à me seconder.

### III

Départ pour l'Egypte de M. Comboni et d'une première troupe de missionnaires.—Fondation des Instituts du Caire.—Départ de la première caravane pour le Kordofan.

“ Après avoir organisé en Europe l'OEuvre pour la rédemption de la Nigritie, je m'occupai de la transplanter sur les côtes de l'Afrique.

“ J'étu liai soigneusement les divers points qui pouvaient se prêter à l'exécution de mon grand dessein, et le lieu que je jugeai le plus favorable fut la capitale de l'Egypte. La température de Caire, tenant la moyenne entre la température de l'Europe et celle des régions embrasées du centre de l'Afrique, convient parfaitement pour acclimater les

missionnaires européens qui se destinent à l'Afrique centrale. D'autre part, cette ville est en libre communication avec les possessions égyptiennes du Soudan, qui occupent une surface immense du vicariat de l'Afrique centrale. Avec l'approbation de la Congrégation de la Propagande et le consentement de S. Exc. Mgr Louis Ciurcia, Mineur Observantin, vicaire apostolique de l'Égypte, je partis de Marseille, en novembre 1867. Je conduisais une petite troupe composée de trois missionnaires, trois religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition et seize négresses élevées dans divers établissements d'Europe et principalement à l'institut Mazza. Fortifié par la bénédiction du Souverain Pontife et par celle de l'évêque de Vérone, je m'embarquai à Marseille sur un vapeur des Messageries impériales où le gouvernement français m'avait accordé le passage gratuit pour vingt-quatre personnes de Rome à Marseille et de Marseille à Alexandrie. J'arrivai au Caire la veille de la fête de l'Immaculée-Conception, et j'ouvris, sous les auspices de Mgr Ciurcia, au Vieux-Caire, près de la grotte où la tradition rapporte que la sainte famille passa la plus grande partie des sept années de son exil en Egypte, deux établissements, l'un pour les nègres, dont je pris la direction, l'autre pour les négresses, qui fut confié à la Sœur Bertholon, de Lyon.

“ Je ne saurais passer sous silence la puissante protection, la sagesse expérimentée de Mgr Ciurcia, qui, indigné des perfides insinuations des adversaires des œuvres de Dieu, soutint, dès le principe, mes deux instituts contre les tempêtes qui menaçaient de les anéantir. Je rappellerai également la charité, l'expérience et le zèle persévérant du R. P. Pierre de Taggia, de l'Ordre de Saint-François, supérieur et curé du Vieux-Caire. Ce Religieux, qui avait soutenu, durant plus de trente-cinq années, dans des temps malheureux et difficiles, le plus pénible ministère des missions de Syrie et d'Égypte, fut pour nos Instituts un vrai père et un bienfaiteur insigne. Je ne veux pas non plus oublier l'accueil, la protection et la charité du Directeur des Frères des Écoles chrétiennes, mon ami, le Fr. Ildephonse, et de sa communauté. Nous fûmes honorés des bontés et de l'amitié de Mgr Agapit Beciaï, évêque

de Cariopolis *in partibus* et vicaire apostolique des Coptes, ainsi que du vénéré P. Venceslas, du couvent de Terre-Sainte, qui, depuis 1853, s'est montré si généreux pour tous les missionnaires de l'Afrique centrale, et qui continue à répandre ses largesses sur ses nouveaux établissements de noirs. Les PP. Bonaventure des Cardite, Fabien de Redda, Samuel de Magade, Joseph de San-Remo, Venance et beaucoup d'autres Pères Franciscains d'Alexandrie, du Caire, de Suez et de la Haute-Égypte, nous ont également témoigné, en toute occasion, leur charité et leur bienveillance.

“ J'eus pour compagnons dans mon voyage en Égypte deux Pères Camilliens, les PP. Stanislas Carcereri et Joseph Franceschini, qui, après la suppression des Ordres religieux en Italie, avaient obtenu de la Congrégation des Évêques et Réguliers, par un rescrit du 5 juillet 1867, la permission de s'associer pour cinq ans à mon œuvre. Les intérêts de ma mission m'ayant rappelé deux fois en Europe, je confiai, durant mon absence, la direction des établissements du Caire au P. Carcereri, qui adressa plusieurs excellents rapports à nos bienfaiteurs d'Europe.

“ En 1870, je présentai au Concile œcuménique du Vatican le *postulatum* pour les nègres de l'Afrique centrale qui fut signé par un grand nombre d'évêques des cinq parties du monde. Après avoir été approuvé par la Congrégation chargée d'examiner les propositions des Pères du concile, ce *postulatum* fut, le 18 juillet, jour de la définition de l'infaillibilité pontificale, soumis à la signature du Saint-Père, par Mgr Franchi, secrétaire de la dite Congrégation, aujourd'hui préfet de la Propagande.

“ Le développement et la prospérité des Instituts d'Égypte me décidèrent à transporter dans l'intérieur de l'Afrique quelques sujets d'élite. La première période de l'existence du vicariat avait montré que les nègres du fleuve Blanc avaient été corrompus par les fréquentes visites des négociants musulmans et des chrétiens orientaux et égyptiens. Quelques Européens, et surtout les Giallabas et les trafiquants de chair humaine, leur avaient apporté les vices les plus affreux. D'autre part, le gouvernement égyptien, par ses expéditions militaires de soldats musulmans, s'était

conquis le monopole du commerce de l'ivoire et avait considérablement étendu la traite des nègres jusqu'à décimer les populations qui habitent à l'est et à l'ouest du fleuve. Je jugeai qu'il était préférable d'étudier les routes de l'intérieur, c'est-à-dire d'établir une mission entre le fleuve Blanc et le Niger, sur les territoires des royaumes et des tribus, territoires plus salubres, parce qu'ils sont plus élevés que les immenses marais du fleuve Blanc qui s'étendent de Khartoum aux tribus des Bari. Un autre motif me donnait à choisir pour base de notre action apostolique les pays de l'intérieur, à l'ouest du fleuve Blanc, où jamais l'Évangile n'avait été prêché. Le vicariat était alors confié aux Franciscains. De Khartoum, qui était leur résidence, ces Religieux pouvaient étendre leur action sur le fleuve Blanc et sur le fleuve Bleu, et ils devaient facilement consentir à me laisser occuper, à l'intérieur du côté de l'ouest, quelques pays que le missionnaire n'avait jamais visités et où j'établirais les prêtres de l'Institut de Vérone et les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. En outre, il me parut que ces régions de l'intérieur étaient plus à l'abri de la corruption qu'apportent avec eux les Giallabas et les soldats musulmans.

“ Je fis prendre des informations sur le royaume de Kordofan, dont je connaissais l'histoire, soit dans les temps antérieurs à l'occupation égyptienne, sous le gouvernement des sultans issus de l'empire du Darfour, soit depuis l'occupation, faite en 1822, par le cruel Defterdar au nom du grand Méhéméd-Ali, vice-roi d'Égypte. Je savais qu'aucun missionnaire catholique n'avait pénétré au Kordofan, et que El-Obeïd, sa capitale très-peuplée, était le centre du commerce des esclaves, qui y affluaient de cent tribus sauvages de l'intérieur et des vastes empires du Darfour, du Waday, de Baghermi, de Bournou, pays compris dans les limites de mon vicariat. Je me décidai donc à fonder, dans la capitale du Kordofan, une mission, qui devait être le centre, le point d'appui et le point de départ pour étendre graduellement notre action sur les pays et les tribus de la partie centrale du vicariat, de même que Khartoum est vraiment le centre et le point de départ pour répandre la foi dans les immenses pays et parmi les tribus qui constituent la partie orientale et méridionale du vicariat.

“ Encouragé par l'excellent esprit que je crus trouver chez le P. Carcereri et chez mes missionnaires de l'Institut d'Égypte, déjà habitués aux chaleurs de l'Afrique, je résolus de tenter l'exploration du Kordofan, et je désignai le P. Carcereri et un missionnaire de l'Institut de Vérone, en les faisant accompagner par deux Frères convers du même Institut, les FF. Dominique Polinari et Pierre Bertoli. Mais le P. Carcereri ayant beaucoup insisté pour emmener son frère en religion, le P. Franceschini, au lieu du missionnaire de l'Institut de Vérone, j'y consentis.

“ Les quatre explorateurs étaient munis de l'argent nécessaire pour le voyage et de subsistances pour deux années, j'ordonnai au P. Carcereri de prendre la route du désert de Korosco et de Khartoum, de pénétrer au Kordofan, après avoir examiné les points principaux, de fixer sa résidence à El-Obeïd, d'y étudier la population, les coutumes, le climat et le gouvernement du pays ; puis de m'adresser le rapport détaillé et d'attendre les décisions que j'aurais reçues à ce sujet de la Propagande.

“ Ils partirent du Caire le 26 octobre 1871. L'exploration fut achevée en peu de temps, et le P. Carcereri m'envoya un rapport qui fut publié dans les *Missions catholiques*. De plus, le même missionnaire m'ayant appris qu'il y avait à El-Obeïd une maison en terre et en sable, que l'on pouvait acheter à un prix relativement modéré, je m'occupai de lui faire envoyer du Caire la somme nécessaire pour l'acquisition de cette maison, et lui ordonnai de s'y installer et d'y rester jusqu'à nouvel ordre.

“ Pendant ce temps, je recueillais en Autriche, en Hongrie, en Allemagne, en Russie et en Pologne, des aumônes pour les Instituts de Vérone et du Caire. Muni des instructions de Mgr l'évêque de Vérone, je partis pour Rome afin de soumettre toute mon œuvre à l'examen et à la sanction de la suprême autorité de l'Église.

“ Ici je ne saurais oublier le don généreux de 20,000 francs de LL. MM. Apostoliques l'empereur Ferdinand 1<sup>er</sup> et l'impératrice Marie-Anne, qui nous permit d'acquérir, pour l'Institut de Vérone, une maison contiguë au séminaire diocésain.

## IV

Arrivée à Rome de M. Comboui.—L'Institut de Vérone chargé des missions de l'Afrique centrale et M. Comboni nommé provicaire.—Départ de M. Comboni et de sa deuxième caravane pour le Kordofan.—Arrivée à Khartoum.—Mort de deux Religieuses.—Arrivée à El-Obeïd.—Projet d'évangélisation chez les Noubas.

“ J'arrivai à Rome le 7 février 1872. Je fus accueilli avec une extrême bienveillance à la Propagande et par S. S. Pie IX, Je rendis compte de mon œuvre au cardinal Barnabo, qui m'ordonna de rédiger un rapport général, résumant l'histoire et la situation du vicariat depuis sa création en janvier 1856.

“ Mon rapport imprimé fut distribué à chacun des cardinaux ; et, le 21 mai 1872, la Congrégation générale de la Propagande, réunie au Vatican, prit les deux décisions suivantes :

“ 1<sup>o</sup> Après la renonciation des missionnaires Franciscains, le vicariat apostolique de l'Afrique centrale sera confié au nouvel Institut de Vérone pour les missions de la Nigritie.

“ 2<sup>o</sup> L'administration de ce vicariat sera confiée à M. Comboni, qui portera le titre de provicaire apostolique.

“ Ces décisions ayant été présentées au Souverain Pontife par S. Exc. Mgr Jean Siméoni, aujourd'hui cardinal secrétaire d'Etat, alors secrétaire de la Propagande, Sa Sainteté daigna les sanctionner le 26 mai et en ordonner l'exécution. Le mois suivant, la Propagande me transmettait le bref pontifical, qui confiait tout le vicariat de l'Afrique centrale à l'Institut africain de Vérone, ainsi que le décret de ma nomination comme provicaire apostolique.

“ Ayant tout terminé à Rome, je partis pour Vienne avec dom Pie Hadrian, indigène de la Nubie supérieure et prêtre de l'Ordre bénédictin de la primitive observance de Subiaco. J'allais remercier S. M. A. François-Joseph 1<sup>er</sup>, empereur d'Autriche, auguste protecteur des missions de l'Afrique centrale. Le prince me reçut avec bonté et me combla de faveurs,

“ Je revins à Vérone, et, après avoir reçu la bénédiction-

de Mgr de Canossa, je me rendis à Trieste, où je m'embarquai pour Alexandrie avec une troupe de missionnaires. Nous arrivâmes au Caire le 20 septembre 1872. J'envoyai aussitôt quelques prêtres dans le vicariat, je nommai provisoirement le P. Carcereri mon vicaire général et lui ordonnai de prendre, en mon nom, possession de la station de Khartoum, que les PP. Franciscains allaient abandonner, et de louer une maison pour y établir les Sœurs et les institutrices négresses que je conduirais du Grand Caire au Soudan.

“ Le 26 janvier 1873, je partis du Caire, à la tête de trente personnes, missionnaires, Religieuses, Frères coadjuteurs et institutrices négresses. Nous remontâmes le Nil sur deux dahhabiah (barques), puis nous traversâmes, sur soixante-et-quinze chameaux, les sables brûlants du grand désert d'Atmour. Nous arrivâmes à Khartoum après quatre-vingt-dix-neuf jours d'un heureux voyage. Nous fûmes reçus en grande fête par le consul d'Autriche, par le pacha gouverneur général du Soudan, par la population chrétienne et musulmane et enfin par le chef des muphtis, qui me récita très-correctement, en langue arabe, un hymne dans le style des Psaumes. J'installai mes missionnaires et les Frères dans le grand établissement élevé par le P. Knoblecher; les Religieuses et les institutrices furent logées dans la maison louée, jusqu'à ce qu'il me fût permis d'acquérir ou de bâtir un établissement exclusivement consacré à elles.

“ L'Afrique centrale n'avait encore jamais vu de Religieuses. Les premières qui se vouaient à cet apostolat appartenaient à la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, de Marseille, et étaient originaires d'Asie. Elles étaient au nombre de trois. Deux d'entr'elles sont déjà mortes, Sœur Joséphine Tabrani et Sœur Madeleine Caracassian.

“ Sœur Joséphine Tabraui, née à Tibériade, de parents grecs catholiques, et élevée à Jérusalem, avait fait ses vœux simples dans l'Institut des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Elle fut chargée de l'instruction des filles à Jaffa, à Saïda, puis à Deïr-el-Kamar. Elle consacra sa jeunesse et ses forces à secourir nuit et jour les innombrables

orphelins des chrétiens victimes des massacres de 1860 en Syrie et à assister les cholériques, sous la direction de l'admirable Mère Emilienne Naubonet, actuellement supérieure provinciale des Religieuses de l'Afrique centrale. Très-zélée pour le salut des âmes, Sœur Joséphine était une mère pour les pauvres négresses du Caire. Elle remonta le Nil, traversa les déserts brûlants de la Nubie et consuma sa vie dans le laborieux apostolat de l'Afrique centrale. Modèle des plus héroïques vertus, elle était estimée des peuples et admirée des gouverneurs musulmans, à qui elle parlait sans cesse avec liberté et franchise, pour la défense des droits de l'humanité qu'ils foulaient aux pieds. Première supérieure de l'Afrique centrale, elle mourut, le 16 avril 1874, à l'âge de trente-trois ans, pleine de mérites, pleurée par tous, et honorée de magnifiques funérailles.

“ Sœur Madeleine Caracassian, née à Erzeroum, capitale de l'Arménie, prononça ses vœux simples à Rome, en 1867, dans le même Institut des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Elle fit des voyages très-périlleux, et consacra sa jeunesse à la conversion des nègres de l'Égypte et aux missions de Khartoum, du Kordofan, et du Gebel Nouba. Elle parlait bien l'arménien, le turc, l'arabe, le français et l'italien. Après neuf années d'abnégation et de sacrifices, elle mourut à El-Obeïd, à l'âge de vingt-sept ans, le 7 août 1876.

“ Je passai un mois dans la capitale des possessions égyptiennes du Soudan à organiser, avec mes compagnons, la mission de Khartoum. J'y laissai comme supérieur le P. Carcereri, en lui donnant pour assistant le chanoine dom Pascal Fiore, de Corato (diocèse de Trani), membre de l'Institut de Vérone. Je partis de Khartoum sur le vapeur du gouvernement que S. Exc. Ismaël Aycub pacha, gouverneur général du Soudan, avait mis entièrement à ma disposition. Après une navigation de 127 milles sur le fleuve Blanc, j'abordai à Toura-el-Khadra. Je traversai en neuf jours, avec vingt-cinq chameaux, les forêts de l'Hassanieh et du Kordofan, et j'arrivai heureusement à El-Obeïd le 19 juin 1873. Nous fûmes reçus avec une grande joie par les habitants, mais surtout par le pacha. Celui-ci, à ma considération peut-être, avait suspendu quelques jours aupara-

vant le marché public d'esclaves qui, jusqu'alors, s'était tenu sur les places de la capitale.

“ J'avais amené de Khartoum ma parente Faustine Stampais, née à Maderno, sur le lac de Garde (diocèse de Brescia). Depuis quatre ans elle était attachée à notre Institut d'Égypte, elle connaissait suffisamment la langue arabe et s'était appliquée avec dévouement à l'éducation des négresses au Vieux-Caire. Je lui avais adjoint deux institutrices négresses. En attendant de pouvoir acheter pour elles une grande maison, je les logeai dans une partie de la maison des missionnaires. Sœur Faustine dirigea l'œuvre jusqu'à l'arrivée, à El-Obeïd, des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, au mois de février 1874. Ainsi, en très-peu de temps, j'avais réussi, avec le concours de mes excellents confrères, à fonder les deux établissements du Kordofan.

Au mois de janvier 1849, j'avais remarqué à Vérone un jeune nègre catholique, Bakhit Caenda, au service de la famille des comtes Miniscalchi. Originaire de la tribu des Gebel Noubas, il était connu dans plusieurs villes d'Italie, à Paris, à Vienne, et aussi à la Propagande. Pendant les années que je fus lié d'amitié avec lui, j'admirai sa piété, sa foi, sa fermeté de caractère, ses qualités cultivées par d'excellents maîtres, et je conçus une haute idée de ses compatriotes. Je lui répétai souvent que je ne serais heureux qu'après avoir porté dans son pays la foi de Jésus-Christ. Les premières années de mon apostolat, ce projet était irréalisable. Mais, lorsque j'arrivai au Kordofan et que j'entendis parler chaque jour du pays des Noubas, de la fidélité des esclaves originaires de ce pays; lorsque je vis l'empressement du gouvernement égyptien à recruter des soldats parmi les troupes d'esclaves Noubas qui arrivent fréquemment à El-Obeïd; où chaque Noubas était vendu de 50 à 100 francs plus cher qu'un esclave d'autres tribus, je résolus de porter à ce peuple les lumières de l'Évangile. Je pris des renseignements, et je me mis en rapport avec l'un des chefs de la police du divan du Kordofan, cophte schismatique, nommé Maximos, qui avait parmi ses femmes une parente du grand chef des Noubas. La Providence ne tarda pas à me ménager une occasion favorable.”

## DÉPART DES SŒURS MISSIONNAIRES.

Montréal ne cesse pas d'envoyer de ses Religieuses, sur différents points de l'Amérique; ces jours derniers encore, la Communauté de la Providence tirait de son sein deux es-saims pour les diriger vers les Montagnes Rocheuses: l'un à Missoula où déjà une résidence existe depuis quelques années, et l'autre chez la tribu des *Cœurs d'Aleine*, qui est un nouveau champ pour le zèle de nos Sœurs.

Les "Cœurs d'Aleine" reclamaient depuis longtemps les secours et les soins des Sœurs de la Providence qu'ils avaient connues dans les diverses missions; ces sauvages montrent de très belles dispositions et donnent à espérer que l'œuvre de l'évangélisation sera facile chez eux.

La Communauté de la Providence a cru devoir s'imposer un nouveau sacrifice en fondant une mission au milieu d'eux.

La Communauté des Sœurs de Ste. Anne vient aussi d'envoyer quatre de ses membres pour aller renforcer leurs maisons de l'Isle de Vancouver.

Aujourd'hui, pas moins de deux cent cinquante Religieuses de Montréal sont dispersées dans les pays de mission, tant dans les Etats-Unis que sur le territoire anglais.

La *Communauté des Sœurs Grises* a six maisons à la Rivière Rouge dont trois pour les sauvages; trois à l'Isle à la Crosse dont deux pour les sauvages; trois à la Rivière McKenzie, toutes trois chez les sauvages; une chez les Sioux du Lac au diable, Dakota—en tout 13 missions.

La *Communauté de la Providence* compte sept maisons en Orégon et quatre aux Montagnes Rocheuses dont cinq pour les sauvages—11 missions.

Les *Sœurs de Ste. Anne* ont fondé quatre maisons dans la Colombie Anglaise et quatre autres dans l'Isle de Vancouver; quatre de ces maisons existent exclusivement pour les sauvages—8 missions.

Les *Sœurs des SS. N. de Jésus et Marie* ont deux missions en Californie et neuf en Orégon, dont deux consacrées à l'éducation des sauvages—11 missions.

Quoi d'éloquent comme ces chiffres pour prouver les bienfaits rendus par nos Communautés ? Peut-on être assez aveugle pour se demander, après cela, à quoi servent ces communautés de femmes si nombreuses ?

Il en est de nos Religieuses comme de nos Prêtres: Dieu suscite des vocations chez les femmes comme chez les hommes pour les besoins de l'évangélisation, et nous devons être fiers que ces missionnaires, Religieuses ou Prêtres, soient tirés par la Providence du milieu de nous.

Si un pays mercantile se glorifie du grand nombre de comptoirs qu'il établit dans ses colonies, si un gouvernement s'enorgueillit des conquêtes qu'il accomplit par la diplomatie ou par les armes, à combien plus forte raison doit s'honorer une nation catholique de répandre par le monde la civilisation, de planter le flambeau de la foi sur différents points du globe et de conquérir des peuples à Jésus-Christ.

Si la vraie grandeur n'existait pas dans l'évangélisation et la civilisation des tribus et hordes privées de ces bienfaits, ou existerait-elle donc ?

Puis, quelle sécurité plus grande pour notre propre foi ? un peuple, un diocèse, qui fait tant pour porter la foi ailleurs, doit être rassuré sur le maintien de la sienne propre.

Oui, soyons-en certains, les sacrifices que nous faisons, soit en argent, soit en Religieuses, soit en Prêtres, nous rapporteront bénéfice à nous-mêmes ; et cela, non seulement sous le rapport religieux, mais encore pour notre avantage temporel et tout matériel.

Depuis que le Christianisme est né, les peuples qui ont été les plus grands sont ceux qui ont le plus fait pour la propagation de la foi.

# LA NOUVELLE-NURSIE.

HISTOIRE D'UNE COLONIE BÉNÉDICTINE DANS L'AUSTRALIE  
OCCIDENTALE

—1846-1877 (1)—

## PREMIÈRE PARTIE

MISSION BÉNÉDICTINE DE LA NOUVELLE-NURSIE

### CHAPITRE V

Apprentissage de la vie agricole — Sort de la femme sauvage.  
Anthropophagie.

(Suite.)

Ayant pourvu à la subsistance des troupeaux durant plus d'un mois, et c'était la grande affaire du moment, car ils formaient une des bases alimentaires les plus précieuses de la mission, le P. Salvado reprit ses travaux apostoliques et agricoles à la Nouvelle-Nursie.

Le soir même de son arrivée, tandis qu'il récitait son bréviaire, devant la porte de la nouvelle chapelle dont on venait de terminer la toiture, il entendit un grand tumulte du côté des sauvages. Le bruit des coups se mêlait à celui des vociférations. Il courut et vit une dizaine de femmes qui se battaient et se donnaient de grands coups de longs bâtons appelés *vané*. S'étant jeté entre elles pour les séparer, le missionnaire ne put leur faire entendre raison, tant elles étaient animées. Il fallut que, comme un bon père obligé de corriger ses enfants, il prit une baguette pour frotter les épaules des plus récalcitrantes. Le combat cessa, mais non sans laisser des blessures, qui avaient couvert de sang leur peau noire et luisante. Quant aux maris de ces femmes, ils fumaient tranquillement auprès d'un grand feu et riaient des bons coups que se donnaient leurs compagnes.

(1) Voir les *Annales* de février et de juin derniers.

“ — Comment ! s'écria le P. Salvado, vos femmes se battent à mort, et vous restez là, tranquilles ; vous riez même, au lieu de chercher à les séparer.

“ — Oh ! répondirent-ils, qui peut s'occuper des querelles des femmes ?

“ — Vous, qui êtes leurs maris.

“ — Nous ? Cela nous est bien indifférent.

“ — Mais enfin, si l'une d'elles venait à succomber ?

“ — Eh bien, pour une qui serait morte, il en resterait mille.”

Le missionnaire vit qu'il fallait encore quelques années de vie chrétienne et civilisée pour apprendre à ces enfants des bois les égards dus à leurs femmes. Il s'occupa, pour le moment, de panser les blessures, dont quelques-unes avaient de la gravité ; il s'occupa surtout de ramener la paix et la concorde dans ces cœurs sauvages. “ Pauvres femmes, remarque le P. Salvado, si vous êtes quelque chose dans les sociétés modernes, vous le devez à l'Évangile de Jésus-Christ. Parmi les sauvages, vous êtes réduites au dernier degré de l'abjection. Au moment de votre naissance, votre vie tient à bien peu de chose. Vous êtes condamnées à mourir, si votre mère a trop souffert en vous mettant au jour, si vous êtes mal conformées, ou seulement si vous êtes la troisième fille de la famille. Dans votre enfance, dans votre jeunesse, vous pouvez devenir, en cas de famine, la proie de vos propres parents, et enfin, arrivées à l'âge adulte, vous vous trouvez la bête de somme, la chose de votre mari, qui peut vous tuer ou vous laisser mourir sans encourir le moindre reproche. O femmes d'Europe, vous qui jouissez du don inestimable de la foi catholique et de tous les avantages qui l'accompagnent, souvenez-vous de vos pauvres sœurs de l'Australie ; et, si vous le pouvez, que vos aumônes aident les missionnaires à les tirer de leur dégradation physique et morale en les rendant chrétiennes et civilisées comme vous.”

Le P. Salvado vient de nous dire que, dans le temps de grande famine, les Australiens se mangeaient entre eux, sans préjudice des repas d'anthropophages, qu'ils faisaient

toujours après leurs combats. Voici un fait personnel que lui raconta son fidèle Bigliagoro.

“ — Nous étions en hiver, et il avait plu durant six jours. Un froid très-vif succéda à la pluie, et il nous fut impossible de trouver, en chassant, quelque chose à manger. Nous étions quatre familles réunies, que la faim rendait furieuses. Alors un des anciens prit son *dawack* (bâton durci au feu), et, s'approchant traitreusement de ma sœur aînée, il lui en donna un coup terrible sur la tête. Ma sœur tomba à demi-morte. Aussitôt on se jeta sur elle et on l'étendit, encore toute palpitante, sur un grand feu. Les chairs étaient à peine rôties, que déjà on la dévorait à belles dents. J'eus aussi ma part ; et quoique le sang qui coulait sur mes lèvres et dans mes mains fut celui de ma propre sœur, je n'y pensais pas, car j'étais bien jeune, et puis la faim me pressait. Cependant, si j'avais compris alors le grand crime que je commettais, et si j'avais été plus grand, j'aurais défendu ma sœur au péril de ma vie. Il est vrai que son malheur serait tombé sur une autre jeune fille, orpheline comme elle, et assez grasse pour contenter notre voracité.”

Le P. Salvado demanda à Bigliagoro s'il n'avait pas éprouvé de l'horreur à manger la chair de l'un de ses semblables, de sa propre sœur.

“ — Oh non ! répondit naïvement Bigliagoro. La chair humaine bouillie n'est pas très-bonne ; mais rôtie devant un feu clair, c'est un morceau délicieux.”

Un autre sauvage, qui avait mangé sa nièce dans une occasion à peu près semblable, s'excusait ainsi auprès du missionnaire : “ — Nous étions au milieu des bois, et, depuis deux jours nous n'avions mangé que quelques lézards ; pas un kangourou, pas un é mou dans toute la contrée que nous avons parcourue, et il fallait encore deux journées de marche pour arriver au campement. J'étais seul avec ma nièce, et la pauvre enfant tombait de fatigue à chaque pas. Après l'avoir portée quelque temps, je me dis qu'il fallait mieux la tuer que de la laisser souffrir ; ensuite, je la mangeai pour me donner des forces et achever ma route. Cela valait mieux pour moi et pour elle que de la laisser pourrir dans un trou. N'en auriez-vous pas fait autant à ma place ? ”

C'étaient pourtant ces anthropophages qui mangeaient ainsi leurs parents, qui dévoraient même les membres de leurs morts, après trois jours de sépulture, et qui fuyaient les Européens comme des bêtes sauvages, c'étaient eux que nos moines bénédictins avaient habitués en si peu de temps à mener une vie presque civilisée. Non seulement ils se prêtaient à tous les travaux agricoles qu'on leur demandait, mais ils venaient offrir avec empressement leurs enfants aux missionnaires, et ceux qui n'avaient pas encore reçu le baptême assistaient avec un grand respect au sacrifice de la messe et à l'office divin, qu'ils appelaient dans le commencement le *jalaru* des moines, c'est-à-dire la danse des Pères espagnols.

Les femmes australiennes elles-mêmes sentirent la nécessité de faire quelques progrès dans la civilisation. Elles étaient déjà très-fidèles à l'obligation imposée par le P. Salvado de ne se présenter à la mission que couvertes de leurs manteaux de peaux de kangourous. Mais ce lourd vêtement, qu'elles appelaient le *boca*, les gênait singulièrement dans le travail, car ces pauvres sauvagesses avaient plus d'ardeur que leur maris pour toutes les occupations des champs. Elles demandèrent donc au missionnaire de leur donner des chemises. Le P. Salvado avait rapporté de Perth une grande pièce de toile de coton. "Je me mis alors, nous dit-il, à tailler des chemises, Dieu sait comme; et, après avoir montré aux femmes sauvages la manière de s'y prendre, chacune d'elles se mit à coudre sa chemise. J'éprouvais, je l'avoue, une grande consolation de les voir tout le jour occupées à cette besogne, ainsi que de graves matrones. Mais il y avait vraiment de quoi rire en regardant ces coutures, façonnées par des mains inexpérimentées: les unes étaient serrées, les autres larges et toutes fort peu régulières. Néanmoins ces pauvres femmes ayant revêtu leurs chemises, se trouvèrent si bien dans cet accoutrement, qu'elles battaient des mains et dansaient de joie. Les maris eux-mêmes parurent très-fiers de la nouvelle parure de leurs noires épouses."

## CHAPITRE VI

Voyagé en Europe du P. Salvado. — Mgr. Serra nommé coadjuteur de Mgr. Brady. — Le P. Salvado nommé évêque de Port-Victoria.

Une lettre de Mgr Brady vint arracher le P. Salvado à ses occupations agricoles et à ses travaux apostoliques. L'évêque de Perth avait résolu d'envoyer en Europe ce Religieux qu'il avait nommé son vicaire-général, afin d'y reprendre l'œuvre des quêtes que Mgr Serra avait dû abandonner pour se consacrer à son nouveau diocèse de Port-Victoria.

Le P. Salvado obéit, mais non sans regret. Il craignait que profitant de son absence, l'homme ennemi ne semât la zizanie dans le champ qu'il avait eu tant de peine à défricher. Son esprit de foi triompha encore de cette épreuve. Il partit vers la fin de décembre 1848, laissant la garde de la Nouvelle-Nursie à ses deux catéchistes et conduisant lui-même le charriot de la mission chargé des laines de la dernière tonte des brebis. Deux enfants sauvages, élevés depuis quelque temps au monastère, voulurent le suivre, et le missionnaire crut pouvoir céder à leurs supplications, après avoir obtenu le consentement de leurs parents.

Mgr Brady baptisa, le 6 janvier, les deux enfants Conaci et Diriméra, qui reçurent les noms de François-Xavier et Jean-Baptiste, et qui eurent pour parrain et marraine le chevalier Madden, secrétaire de la colonie, et sa pieuse femme. Rien n'égalait l'étonnement des jeunes Australiens dans les rues de Perth. Ayant vu une barque, ils la prirent pour un grand poisson, que l'on conduisait par la corde du gouvernail comme un cheval par la bride ; mais ils ne comprenaient pas que cette bride fût placée à la queue et non à la tête. Le grand navire l'*Emperor of China*, qui devait les transporter en Europe, leur parut être le grand-père de la petite barque. Leur enthousiasme ne connut plus de bornes lorsqu'ils entendirent la musique militaire. Ils pensaient d'abord que l'instrument et l'homme ne faisaient qu'un et ils amusèrent beaucoup les habitants de Perth et les matelots du navire imitant, avec une étonnante

précision tous les mouvements des musiciens. Ainsi tombait ce préjugé des Européens, qui refusaient toute intelligence à la race australienne.

Le 8 janvier 1849, trois ans après son arrivée en Australie, le P. Salvado partit de la baie de Fremantle, pour l'Europe, en compagnie de l'excellent chevalier Madden et de sa famille. A Cape-town, il apprit du vicaire apostolique, Mgr Griffith, que Mgr Serra avait reçu la consécration épiscopale le 15 août 1848. Le P. Salvado aborda, le 27 avril, dans le port de Swansea (Angleterre).

Une heureuse nouvelle l'y attendait. Mgr Serra lui faisait savoir par lettre qu'il avait effectué le premier paiement pour l'acquisition des terres et des pâturages de la Nouvelle-Nursie. Aussi, le P. Salvado prit-il la résolution d'aller à Paris et à Lyon pour exposer, aux deux Conseils centraux de la Propagation de la Foi l'état de la mission bénédictine et obtenir de nouveaux secours. Il se rendit à Londres par le chemin de fer. Les deux jeunes Australiens, émerveillés de la rapidité des locomotives, disaient au missionnaire: " — Père, vous devriez bien apporter un peu de ce feu en Australie, afin de faire aller plus vite les chariots à bœufs, qui vont si lentement de Perth à la Nouvelle-Nursie. "

Le chevalier Madden présenta le P. Salvado aux grandes familles de Londres. Il le présenta aussi à la Société royale de Géographie. Le fondateur de la Nouvelle Nursie y vint avec ses jeunes sauvages. Pour répondre à l'opinion exprimée par plusieurs membres que les Australiens étaient incapables de culture intellectuelle et de civilisation, il n'eut qu'à raconter l'histoire de la mission bénédictine et à montrer les jeunes Conaci et Diriméra, dont les réponses émerveillèrent la savante assemblée.

Au mois de juin 1849, le P. Salvado se trouva, à Paris, au milieu de l'émeute qui se termina d'une manière si ridicule par la fuite de Ledru-Rollin à travers un vasistas. Nous ne pouvons résister au désir de reproduire les réflexions de l'un des deux petits sauvages, à la vue des troupes qui poursuivaient les insurgés républicains.

" — Père, demandait Diriméra, où vont ces soldats avec leurs fusils et ces cavaliers avec leurs canons ?

“ — Ils vont combattre les méchants que tu as vus passer tout à l'heure et qui poussaient des cris séditieux.

“ — Mais eux aussi ont des fusils, reprit le jeune sauvage.

“ — C'est vrai ; mais ils sont moins nombreux, et les soldats les chasseront.

“ — Père, reprit Diriméra après un moment de silence, pourquoi n'allez-vous pas, entre les soldats et les insurgés, prendre leurs armes et les enfermer dans cette grande maison, afin qu'ils ne se battent plus ? Nous vous aiderons tous les deux.

“ — C'est que ce pays n'est pas le mien, et que je ne connais pas les combattants.

“ — Cela n'y fait rien. Vous n'êtes pas né non plus en Australie ; vous ne connaissiez pas les sauvages ; et cependant, quand ils allaient se battre, vous vous précipitiez au milieu d'eux ; vous arrachiez de leurs mains les guichis, vous les enfermiez dans la maison de la mission, et tout était bientôt fini.”

“ Je ne sus que répondre à cette réflexion, raconte le P. Salvado. Je ne voulais pas avouer à cet enfant des bois qu'il était souvent plus facile de mettre la paix parmi de véritables sauvages, que de rétablir la concorde parmi ceux qui se vantent d'être arrivés à une grande civilisation.”

Notre missionnaire fit à Paris une rencontre plus agréable. Il avait conduit ses enfants au jardin des Tuileries. Une dame, d'un âge avancé et d'un extérieur distingué, remarquant leurs figures noirâtres et leur vivacité, s'approcha pour leur parler. Mais eux, ne connaissant pas encore le français, coururent au P. Salvado, qui lisait sur un banc : “ — Père, lui dirent-ils, il y a une femme qui veut nous dire quelque chose ; mais elle ne sait point parler ; venez, et voyez si vous pourrez l'entendre.” La dame inconnue fit au missionnaire plusieurs questions sur les jeunes sauvages et offrit de s'employer pour eux. Le P. Salvado lui demanda où l'on pourrait se procurer des habits convenables à leur âge. “ — Venez avec moi à la *Belle Jardinière*,” répondit-elle. C'était un magasin d'habits confectionnés, fort achalandé à cette époque. Conaci et Diriméra y furent habillés des pieds à la tête. Lorsque leur protecteur

voulut payer la dépense, on lui dit que le domestique de la dame avait tout soldé. Ému de reconnaissance, le P. Salvado voulut savoir le nom de cette généreuse bienfaitrice ; mais elle lui répondit seulement : “ — Priez pour moi. ” Et elle disparut. “ C'est là, ajoute le P. Salvado, de la véritable charité évangélique et française.”

Avant de quitter Paris, le missionnaire remit au Conseil central de la Propagation de la Foi un court mémoire sur l'état de sa mission monastique. Il en fit autant à Lyon. Cette démarche lui valut quelques secours en argent. A Lyon, le jeune Diriméra tomba assez gravement malade, et le P. Salvado comprit qu'il lui fallait le climat de l'Italie. Il alla aussitôt à Marseille s'embarquer pour Civita-Vecchia. Dans cette ville, il apprit l'entrée de l'armée française à Rome que les bandits cosmopolites de Garibaldi avaient tenu trop longtemps sous le régime de la terreur, et se rendit à Gaëte où se trouvait la cour pontificale. Après avoir présenté au cardinal Fransoni, préfet de la Propagande, son rapport sur la Nouvelle-Nursie, et les deux jeunes Australiens, qui en étaient, on peut le dire, le meilleur commentaire, le P. Salvado les conduisit au monastère de La Cava, où il avait, comme nous l'avons vu, séjourné plusieurs années avec Mgr Serra. L'accueil fraternel qu'il y avait reçu des moines de la Congrégation du Mont-Cassin le dédommagea amplement des fatigues de ce long voyage, et il eut la satisfaction de voir la santé du jeune Diriméra se rétablir promptement sous l'influence du climat napolitain à peu près semblable à celui de l'Australie occidentale.

Le cardinal Fransoni avait reçu de Mgr Brady un mémoire détaillé sur l'état du diocèse de Perth, et sur la mission bénédictine. L'évêque terminait son rapport par la demande d'un coadjuteur. La Propagande jugea que Mgr Serra, qui avait montré tant de zèle dans l'Australie occidentale et qui avait su recueillir tant d'aumônes en Europe pour la Nouvelle-Nursie, devait être ce coadjuteur. Il fut donc déchargé de l'Eglise naissante de Port-Victoria et nommé, le 25 juillet 1849, évêque de Daulia *in partibus*, avec la future succession de l'évêché de Perth. “ Cette décision, écrit le P. Salvado, me combla de joie, puisqu'elle

assurait l'existence de notre lointain monastère, et je bénis l'auguste Trinité et la Vierge immaculée qui lui avaient assuré une si puissante protection."

Quelques jours après, le P. Salvado obtint, par l'intermédiaire de l'enfant don Sébastien, qui résidait alors à Gaète, une audience du Souverain Pontife. Il désirait vivement que le Saint-Père donnât lui-même l'habit bénédictin à ses jeunes sauvages, selon l'usage des antiques monastères qui considéraient les enfants élevés dans leur sein comme des membres de la famille monastique. Introduit auprès de l'auguste Pie IX, le fondateur de la Nouvelle-Nursie se prosterna à ses pieds qu'il baisa et qu'il fit baiser aux jeunes Australiens. Il remercia ensuite le Souverain Pontife de la grande faveur accordée au diocèse de Perth et à la mission bénédictine par la nomination de Mgr Serra, et il exposa en peu de mots les heureux résultats obtenus à la Nouvelle-Nursie. Pie IX répondit que la mission bénédictine de l'Australie occidentale lui était très-chère et qu'il la bénissait du fond du cœur. Puis, remarquant les jeunes Australiens :

"— Que portent ces enfants sur leurs bras ? demanda Sa Sainteté.

"— Très-saint Père, ce sont des habits monastiques ; et, comme ces petits sauvages deviendront, je l'espère, les premiers Bénédictins de l'Australie et de la cinquième partie du monde, je supplie humblement Votre Sainteté de vouloir bien le leur donner de vos mains sacrées.

"— Nous le ferons très-volontiers."

Et le Pape, prenant l'habit que lui offrait le jeune Conaci, l'en revêtit, le bénit et demanda quel était son nom de baptême.

"— Jean-Baptiste, dit le missionnaire.

"— Eh bien, désormais il s'appellera Jean-Marie," dit Pie IX, qui lui imposait ainsi son propre nom.

Ayant revêtu le petit Diriméra de la tunique et du scapulaire bénédictins, il lui conserva son nom de François-Xavier, en ajoutant :

"— L'Australie a besoin d'un second François-Xavier ; que le Seigneur bénisse cet enfant des bois et le rende semblable à ce grand saint !"

Pie IX, donna ensuite au P. Salvado et aux jeunes Australiens un crucifix d'argent avec un chapelet, et les congédia affectueusement après une dernière bénédiction.

A peine le missionnaire était-il rentré dans sa demeure, qu'un aide-de-camp du roi de Naples, Ferdinand II, alors en résidence à Gaëte auprès du Souverain-Pontife, vint l'avertir que Sa Majesté désirait voir les deux Australiens. Ce prince questionna beaucoup le P. Salvado sur la mission bénédictine. Pendant la conversation, Diriméra, voyant les salles et les escaliers pleins d'officiers et de gardes aux costumes éclatants, dit au missionnaire : " — Le roi est le père de tous ces soldats ? — Mais oui. — Oh ! alors, il doit être un homme bien vaillant." Ferdinand voulut savoir ce que disait le jeune sauvage ; il sourit de sa réflexion ingénue. Conaci, voyant la reine se rafraîchir à l'aide d'un grand éventail, le lui prit doucement des mains et s'en servit lui-même avec grâce. La princesse, charmée de la gentillesse du petit sauvage, lui donna l'éventail et en fit apporter un autre pour son compagnon. Le roi leur remit une médaille d'or à l'effigie de la mère de Dieu et s'engagea à pourvoir à leur entretien dans le monastère de La Cava.

Le 5 août, les deux Australiens entrèrent à l'alumnat de ce monastère. Rassuré sur leur sort, le P. Salvado ne s'occupa plus que du recrutement des missionnaires pour la Nouvelle-Nursie. Il obtint de l'ambassadeur d'Espagne auprès du St. Siège, S. Exc. Martínez de la Rosa, le passage gratuit sur un navire de guerre espagnol. Il était encore à Salerne et se disposait à partir pour Barcelone, lorsqu'un courrier du cardinal Franchoni lui apporta l'ordre de se rendre à Naples pour affaire très-urgente. Arrivé dans cette ville le P. Salvado apprit que Sa Sainteté venait de l'élire évêque de Port-Victoria. Mais l'humble moine déclara avec énergie que cette charge était au-dessus de ses forces, et il repartit pour visiter diverses villes où l'attendaient plusieurs sujets destinés aux missions australiennes. Une nouvelle missive du cardinal-préfet l'obligea à retourner à Naples. Le Souverain Pontife avait déjà fait expédier la bulle d'institution au nouvel évêque de Port-

Victoria. Les supplications du P. Salyado, pour écarter cet honneur furent inutiles. On ne voulut même pas l'écouter lorsqu'il proposa d'autres sujets beaucoup plus dignes, à son sens, de cette dignité, et le 15 août 1849, il reçut l'onction épiscopale des mains du cardinal Fransoni, assisté de Mgr. Monteforte, évêque de Sidonia, et de Mgr. Vighi, évêque de Lystres.

Le nouvel évêque ne voulut point partir pour l'Espagne sans faire un dernier adieu à ses chers Australiens. Il se rendit donc au monastère de La Cava et demanda aux jeunes sauvages s'ils se trouvaient bien dans ce monastère.

"Oh! beaucoup mieux qu'à la mission, répondirent-ils.

"— Je pars demain; voulez-vous revenir avec moi dans votre pays?

"— Non, non.

"— Et pourquoi?

"— Parce que nous n'avons pas encore assez étudié. Si nous retournions maintenant en Australie, nos parents et nos amis nous demanderaient si nous comprenons les papiers qui parlent (les lettres), si nous savons en faire (écrire), si nous savons figurer des chevaux et des arbres (dessiner), jouer des doigts (faire de la musique), et beaucoup d'autres choses semblables. En voyant que nous ne savons rien faire de tout cela, ils diraient que nous sommes encore comme eux des *junar* (enfants des bois). Il vaut donc bien mieux que vous partiez tout seul. Pendant ce temps, nous étudierons beaucoup et nous apprendrons même à dire la messe. Alors nous vous enverrons un papier qui parle et vous viendrez nous chercher jusqu'au bord de l'eau avec la maison qui marche (le bateau); nous prendrons chacun un cheval et nous irons dans les bois chercher tous les petits sauvages pour les mener à l'école de la mission."

Un événement tragique, qui renfermait aussi une grande leçon, précéda le départ de l'évêque de Port-Victoria. Parmi les missionnaires qui avaient consenti à le suivre en Australie, se trouvait un jeune ecclésiastique dont la mère refusait obstinément tout consentement à son départ. Elle vint même trouver le prélat et l'assura, en versant beau-

-coup de larmes, que son enfant périrait en mer pendant un si long voyage. Mgr. Salvado n'insista point. La mère emmena son fils, dont le courage faiblit dans cette occasion. Mais, le lendemain, quelle ne fut pas la stupéfaction ou plutôt l'effroi général, lorsque d'on apprit que ce jeune ecclésiastique était mort, la nuit même, dans la demeure de ses parents et à côté de la chambre de sa malheureuse mère, doublement inconsolable ! C'était à la lettre, l'application de la parole évangélique : "Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne d'entrer à mon service" (1).

---

(1) *Math.*, XXXVII, 38.

## CHAPITRE VII

Mgr Salvado en Espagne.—Suppression de Port-Victoria.—Retour de Mgr Salvado à la Nouvelle-Nursie.—Tableau de la colonie.

Le 18 août 1849, Mgr Salvado s'embarqua pour Barcelone, à bord du brick *le Lépante*, après avoir reçu, à Gaëte, de S. S. Pie IX, les témoignages de la plus paternelle affection, et des pouvoirs spéciaux dont plusieurs étaient indispensables à un évêque placé dans des régions aussi lointaines. Il était accompagné de sept missionnaires napolitains.

Le nouvel évêque fut accueilli avec enthousiasme dans sa patrie, qu'il avait quittée il y avait onze ans. A Madrid, à Tarragone, à Valence, à Saint-Jacques de Compostelle où il s'était consacré à Dieu dans la vie monastique, à Séville, à Cadix, à Xérez, partout on le fêta, on lui offrit des secours en argent ou en nature.

Mais ce fut à Barcelone qu'on lui montra le plus de dévouement. Tous les ecclésiastiques et les catéchistes, que Mgr Serra avait enrôlés pour la mission, s'y trouvèrent rassemblés au nombre de trente-neuf. Le 28 août, Mgr Salvado officia pontificalement dans l'église de Notre-Dame-de-la-Mer. C'était le premier Religieux que l'on voyait porter ostensiblement l'habit de son Ordre depuis les dernières guerres civiles. Mgr Salvado était assisté du Rme. P. Isidore Blanch, dernier général de la Congrégation bénédictine de Valladolid, et du vicaire capitulaire Dom Philippe Bertran y Ros, qui, à l'Évangile, prononça un très-beau discours. Après l'Offertoire, l'évêque donna l'habit bénédictin à vingt-huit missionnaires. La messe terminée, l'on commença le chant des litanies des Saints, et la procession se dirigea vers le port où devait avoir lieu l'embarquement. La marche était ouverte par des haliebardiens à cheval, suivis d'un Religieux qui portait un magnifique étendard offert à Mgr Salvado par la confrérie du Saint-Cœur de Marie. Venaient ensuite les membres de la confrérie de N.-D. de l'Amor hermoso, les missionnaires bénédictins, puis Mgr Salvado, revêtu de la coule monastique à

grandes manches, avec la croix pectorale et la crosse. Une immense multitude, contenue à grande peine par les halbardiers, encombrait les rues, et les dévots Espagnols se pressaient autour de l'évêque pour baiser ses mains ou ses vêtements et recevoir sa bénédiction. Les larmes étaient dans tous les yeux, et l'on chantait le *Salve Regina* avec les transports d'enthousiasme que les cités catholiques du midi de l'Europe connaissent seules encore de nos jours. Arrivé sur le pont du paquebot *le Balear*, Mgr Salvado se retourna vers la foule agenouillée dans un profond silence, et de sa voix tonnante donna la bénédiction pontificale à tout ce bon peuple de Barcelone.

Huit jours de navigation conduisirent l'évêque missionnaire à Cadix, où il fut reçu très-fraternellement par Mgr Moreno, comme lui, enfant de saint Benoît, et depuis cardinal-archevêque de Tolède. Mais une joie plus grande, accompagnée d'une singulière épreuve, lui était réservée dans cette ville. Il y revit son pieux confrère, Mgr Serra, qui lui apprit la dispersion totale des colons établis depuis peu d'années dans la nouvelle cité de Port Victoria. Le gouvernement anglais, ayant constaté que le territoire de cette ville était insalubre, et que les dangers de la navigation dans le détroit de Torrès rendaient le commerce difficile, avait décidé, avec cette promptitude de résolution qui le caractérise, la dispersion de la colonie. Mgr Salvado se trouvait donc un pasteur sans ouailles; il n'avait plus qu'un titre sans aucune réalité et que l'on ne pouvait pas même ranger parmi les évêchés *in partibus infidelium*. C'était pour le zélé prélat une position très-embarrassante. Le ministère espagnol le rendit encore plus difficile en déclarant qu'il ne pouvait accorder le passage gratuit sur les vaisseaux de l'Etat qu'au coadjuteur de Perth et aux missionnaires de la Nouvelle-Nursie. Si Mgr Salvado restait en Europe, on pouvait l'accuser de renoncer trop facilement à la tâche que le Saint-Siège lui avait imposée; s'il partait pour son diocèse où il ne devait trouver qu'un territoire inhabité et une ville abandonnée, il s'exposait à perdre tous les fruits de son apostolat et à dépenser sans but les ressources de la mission bénédictine. Au milieu de ces

perplexités, il partit pour Rome, tandis que Mgr Serra, plus heureux, s'embarquait pour l'Australie, le 6 octobre 1849, sur la frégate de guerre la *Ferrolana*, commandée par le capitaine Quesada. Il emmenait quarante missionnaires, parmi lesquels sept honorés du sacerdoce. La plupart étaient espagnols ou napolitains.

Le 29 décembre, après une traversée de quatre vingt-cinq jours, la *Ferrolana* entra dans la baie de Fremantle, et Mgr Brady venait, plein d'allégresse, recevoir sur le rivage son coadjuteur et les missionnaires bénédictins. On eût dit St. Augustin de Cantorbéry abordant dans la Grande-Bretagne, au vi<sup>e</sup> siècle, avec les quarante moines que saint Grégoire-le-Grand envoyait à la conquête pacifique des Anglo-Saxons. L'évêque de Perth ne manqua pas de rappeler ce glorieux souvenir dans un discours adressé aux colons catholiques de Swan-River, après l'office pontifical présidé par Mgr Serra.

Dès le mois de janvier 1850, ce prélat et ses frères en saint Benoît se dirigèrent vers la Nouvelle-Nursie par le chemin que Mgr Salvado avait tracé. Ils ne tardèrent pas à rencontrer les sauvages de la mission, qui venaient au devant d'eux, portant des rameaux verts à la main et chantant des prières. Ces sauvages s'empressaient surtout auprès de Mgr Serra, lui baisaient les mains et les habits. — Chiara (1) est revenu ! s'écriaient-ils ; Chiara est revenu ! En peu de jours, le coadjuteur de Perth, profitant des heureuses dispositions prises par Mgr Salvado pour l'évangélisation des Australiens et pour les progrès de l'agriculture, donna, grâce à son nombreux personnel, une vive impulsion à la colonie, qui fit de rapides progrès, admirés même des protestants.

Pendant ce temps, l'évêque de Port-Victoria se trouvait à Rome, triste, mais non découragé. Il employa ses loisirs forcés à la composition de ses intéressants *Memorie storiche*, qui eurent beaucoup de succès et furent traduits en anglais et en français. Nous nous en sommes servis jusqu'ici.

(1) C'était le nom australien de Mgr Serra ; car les sauvages de cette contrée, n'ayant pas la lettre S dans leur alphabet, la remplacent par le ch.

Pour achevèr ce que nous avons à dire sur la colonie monastique de l'Australie occidentale, nous nous aiderons d'un travail (1) dû à la plume de D. Venanzio Garrido, prieur de la Nouvelle-Nursie et présenté au parlement de l'Australie occidentale; nous nous servirons aussi des curieux détails que Mgr Salvado voulut bien nous communiquer lui-même, pendant les deux séjours qu'il fit au monastère de Sainte-Magdeleine de Marseille, en 1867, et après le concile du Vatican.

Ce fut seulement en 1853 que l'évêque de Port-Victoria retourna en Australie. Durant les années qu'il dut passer en Europe, il se fit comme le procureur-général de sa chère mission australienne. Il parcourut l'Italie et l'Espagne afin de trouver des ressources et des sujets pour la Nouvelle-Nursie; il surveilla l'éducation des jeunes clercs destinés à cette mission et des petits sauvages qui, à l'exemple de Conaci et de Diriméra, vinrent dans l'abbaye de La Cava et à Subiaco se former à la vie monastique; enfin il fit imprimer ses *Memorie storiche* et publia plusieurs rapports pour éclairer la Propagande sur les différentes nécessités de la mission bénédictine.

La santé, jadis assez robuste, de Mgr Serra, s'étant affaiblie et ne lui permettant pas de continuer la vie de missionnaire, à la Nouvelle-Nursie, et de coadjuteur de Mgr Brady, à Perth, il demanda que Mgr Salvado vînt l'aider dans ses travaux apostoliques. C'était le plus vif désir de l'évêque de Port-Victoria. Aussi prit-il passage sur le premier navire qui partait de l'Angleterre pour l'Australie.

Son arrivée sauva, on peut le dire, la colonie de la Nouvelle-Nursie, que les sauvages avaient à peu près désertée, depuis que Mgr Serra, retenu à Perth par les devoirs de sa charge, n'y faisait que de rares apparitions (2). Les mis-

(1) *Information respecting the habits and customs of the aboriginal inhabitants of Western Australia.* — Perth, Richard Pether, Government printer, 1871.

(2) Nous ne parlons pas, à cause de son existence éphémère d'un essai de fondation monastique à 4 milles de Perth et que Mgr Serra avait appelé le *Nouveau-Subiaco*.

sionnaires amenés par Mgr Salvado eurent bientôt, sous son habile et forte direction, remédié à tous les abus qui s'étaient glissés dans la mission. L'on construisit une chapelle plus grande, trois corps de bâtiments en briques pour loger les moines et les néophytes et un grand atelier pour tous les métiers. En peu de mois, cinquante acres de terre furent labourées et ensemencées. L'on entoura de palissades en bois les champs de la mission, et l'on créa de nouvelles routes. Les troupeaux mieux soignés se multiplièrent et les sauvages reprirent en grand nombre le chemin du monastère.

Le bien produit dans les âmes fut autrement important. Des néophytes toujours plus nombreux se pressaient aux instructions du vénérable prélat et de ses Religieux. Plusieurs sauvages offrirent leurs enfants aux missionnaires, rétablirent la petite école, dont Couaci et Diriméra avaient été les prémices. Enfin quelques mariages conclus entre des indigènes baptisés à la mission donnèrent l'espoir de voir s'élever une génération toute chrétienne.

Au mois de novembre 1853, Mgr Serra, dont la santé s'altérait de plus en plus, fut obligé de retourner définitivement en Europe. Mgr Salvado dut le remplacer à Perth, auprès de l'évêque Brady ; mais son âme vaillante et son corps de fer lui permirent de cumuler sans trop de fatigues les fonctions de coadjuteur et celles de chef de la mission bénédictine. En 1854, il fit construire un bâtiment de pierre à deux étages, avec un vaste grenier pouvant contenir 2,000 boisseaux de grains, ce qui suffisait à peine à la nourriture du personnel de la colonie monastique.

Mais les grands progrès de la mission datent surtout de l'année 1857. A cette époque l'évêque de Port-Victoria comprit que, malgré toute son activité, le nombre des catholiques augmentant dans la ville de Perth, et celui des néophytes dans les terres de la Nouvelle-Nursie, il ne pouvait remplir tous les devoirs des charges qui l'attachaient à ces deux centres religieux. Il pria Mgr Brady de demander à Rome un autre coadjuteur.

Tout entier désormais à la direction de la colonie bénédictine, il put y réaliser d'importantes améliorations. Une

église, de 102 pieds anglais de long et de 20 pieds de large avec transept, fut construite. Ses murs sont en pierre et la voûte est en acajou, bois assez commun dans l'Australie occidentale. Le monastère, destiné à servir d'habitation claustrale aux Bénédictins-missionnaires, s'éleva non loin de la maison de Dieu. Il a 120 pieds de long, sur 20 de large, avec une galerie de 8 pieds de largeur, au premier étage. A quelque distance du monastère, l'on construisit deux maisons de 100 pieds de longueur, l'une pour les garçons, l'autre pour les petites filles que leurs parents sauvages confiaient à la mission.

Nous ne parlons pas des nombreuses cabanes occupées par les indigènes, des ateliers, des greniers et des écuries, qui forment, tout autour de l'église et du monastère, une ceinture d'habitations très-animées. De plus, 300 acres de terre furent préparées dès l'année 1850, et 200 étaient mises en culture. La récolte fut de 3,000 boisseaux de blé, sans compter 15 tonnes de vin, une tonne de tabac et 200 gallons de vin. Rappelons enfin les jardins potagers et les vergers, qui fournissent abondamment la colonie de légumes et de fruits.

Essayons, maintenant, de décrire l'aspect que présente la Nouvelle-Nursie.

Au milieu du vaste domaine cultivé par les Bénédictins dans les Victoria Plains, et qui est encore entouré des grands bois qui les couvraient entièrement il y a vingt ans à peine, s'élève l'église dont le style italien ne manque pas d'élégance. A peu de distance, dans la partie inférieure du coteau se dresse le monastère, qui est en même temps une ferme-école. A gauche de l'église, espacées par de petits jardinets bien entretenus, se voient plusieurs cabanes recouvertes de feuilles d'eucalyptus en guise de chaume, où les indigènes baptisés habitent avec leur famille. Sur la hauteur, l'on a construit les ateliers des forgerons et des menuisiers, assez loin pour que le bruit des marteaux et des scies ne vienne pas troubler les Religieux pendant l'office divin. Plus bas, près de la route qui longe le vaste enclos de la Nouvelle-Nursie, l'on aperçoit l'hôpital de la colonie où sont reçus indistinctement les indigènes et les

colons européens, les pauvres et les voyageurs malades. De l'autre côté de la route est l'hôtellerie. Là encore, comme jadis au Mont-Cassin, et aujourd'hui à Solesmes, "les visiteurs ne manquent jamais," selon la parole de St. Benoît dans sa règle. A la droite du monastère les Bénédictins ont construit leurs granges, leurs moulins, leurs celliers, leurs écuries et leurs étables. Dans la plaine, de grandes et fortes palissades, formées de troncs d'arbres, ferment les différents parcs pour les grands bestiaux, pour les brebis et pour les chevaux. Enfin tout au haut de la charmante colline où s'étaient ces bâtiments de formes et de destinations si diversés, l'on distingue, à travers les acajous et les eucalyptus, un petit ermitage dédié à la Reine du Ciel, et dont le léger campanile surmonté d'une croix domine toute la contrée.

## CHAPITRE VIII

Vie des Australiens à la Nouvelle-Nursie. — Témoignage des protestants.

Dès l'aurore, la population entière de la Nouvelle-Nursie se met en mouvement. Tandis que les Pères, revêtus de leur coule noire, vont gravement, deux à deux, célébrer la louange divine, les colons sortent de leurs maisonnettes, et, après une prière commune à l'église, se répandent dans les champs de la mission pour y travailler. L'office terminé, les Religieux vont les rejoindre, il n'est pas rare de voir de grands sauvages à la figure basanée guidant l'attelage d'une charrue, dont un moine à longue barbe tient les manchons d'une main adroite et vigoureuse. Pendant ce temps-là, les enfants se rendent aux écoles du monastère. Les jeunes gens conduisent les chevaux pour les charrois, mènent les vaches, les chèvres et les brebis aux paturages, jusqu'à l'heure où le repas préparé par les ménagères rappelle les travailleurs à la maison.

Nous venons de sortir d'écoles. Il y a maintenant plus de cinquante enfants, garçons et filles, élevés à la Nouvelle-Nursie, dans deux bâtiments séparés, où ils reçoivent, des moines missionnaires, l'instruction religieuse et classique. On leur enseigne la lecture, l'écriture, le calcul et l'histoire sainte. Voici le règlement de leur journée.

Ils se lèvent avec le soleil, au son de la cloche du monastère. Les Bénédictins, ayant reconnu que, pour former l'homme tout entier, il faut unir la vie de famille à la vie de la cité, laissent les enfants australiens passer la nuit dans les cabanes de leurs parents. Aussitôt habillés, ils se rendent par groupes à l'église où les membres de leur famille ne tardent pas à les suivre. Après la sainte messe et chant du psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, on les conduit dans leurs réfectoires respectifs pour le déjeuner. Vient ensuite une demi-heure de jeux et de récréation. Après le travail, qui est proportionné à leur âge, les uns vont aider les bergers à conduire les troupeaux au pâturage, les autres s'occupent dans le jardinet de leurs parents, plusieurs s'exercent aux différents métiers de cordonnier, de tisseur de

laine, de serrurier, de menuisier, etc. Les petites filles aident leurs mères et leurs grandes sœurs dans le ménage ; ou bien, sous la surveillance d'une matronne, elles apprennent à coudre, à filer, à faire la cuisine, etc. A onze heures, le travail cesse pour les enfants qui se rendent dans les classes. A midi, dîner, où les mêmes plats simples et abondants, qui ont été servis aux moines, leur sont présentés. Après le repas, récréation, toujours fort joyeuse et turbulente, visite aux parents pendant laquelle les enfants peuvent se voir et se connaître. De deux à quatre heures en hiver, et de trois à cinq en été, classes, suivies du travail manuel jusqu'à la chute du jour, mais interrompu par le lunch ou goûter. Le souper et la récréation du soir ont lieu en famille. Après le souper, prière générale à l'église, et coucher à huit heures en hiver, et à neuf heures en été.

Nous avons oublié de mentionner l'école des adultes qui se tient du coucher du soleil à l'heure du souper.

Voilà la douce, pieuse et salutaire existence que mènent les Australiens christianisés de la Nouvelle-Nursie. Elle prépare à la colonie anglaise de Perth un peuple fort et laborieux, si le gouvernement de l'Australie occidentale permet aux moines espagnols, comme il l'a fait jusqu'à ce jour, de continuer l'éducation chrétienne et sociale de ces sauvages, réputés jusqu'alors les derniers des hommes.

On voit souvent rôder autour de la colonie monastique quelques indigènes venus de l'intérieur des bois et qui examinent avec le plus vif intérêt un spectacle si nouveau pour eux. Leurs parents, leurs amis vont les voir, appellent quelques Religieux, et presque toujours ces sauvages, venus seulement pour satisfaire leur curiosité, sentent le désir de vivre comme leurs compatriotes civilisés et cèdent sans effort à cette douce influence de la vie chrétienne et monastique. "Il est presque inoui, nous disait Mgr Salvado, dans son dernier voyage en France, que les Australiens, qui ont consenti de plein gré à vivre parmi nous, désirent s'éloigner de la Nouvelle-Nursie. Le monastère est venu leur seconde patrie."

Quant aux sentiments religieux des sauvages baptisés, ils sont des plus consolants. Citons une parole qu'un indigène-

ne très-près de sa fin adressait au vénérable évêque. C'était un grand et fort jeune homme, qui venait de recevoir le sacrement de la régénération, lorsqu'une chute des plus graves mit sa vie en danger. Sur le point d'expirer :

— Père, dit-il à Mgr Salgado, qui l'assistait, je suis bien content de mourir.

— Et pourquoi, mon fils ?

— Parce que je ne pourrai plus offenser, comme autrefois, le grand Dieu du ciel."

Ces beaux sentiments paraîtront d'autant plus admirables, que l'on sait dans quel état de profonde dégradation se trouvaient les Australiens avant l'arrivée des moines espagnols. Mgr Salgado possède une série de photographies de ses chers Australiens, prises sur nature, et dont la seule vue résumé en quelque sorte tous les labeurs et tous les succès de son rude apostolat.

On voit d'abord un sauvage et sa femme dans leur état primitif de pure nature ; et certes, à l'aspect de ces hideuses figures, de ces membres forts mais disproportionnés, et surtout de la férocité de la face, plusieurs de nos savants modernes croiraient avoir trouvé un argument décisif en faveur de la plaisante théorie qui veut donner à l'homme une origine simienne.

Mais l'évêque-missionnaire vous présente aussitôt une autre photographie. Ce sont encore les mêmes sauvages. Cette fois une large couverture couvre à moitié leur nudité ; leurs cheveux, déjà, ne sont plus en désordre, et, sur leur physionomie un peu adoucie, se peint un étonnement naïf, une certaine timidité.

La troisième photographie nous les représente presque habillés à l'euro péenne, ayant en main des outils de travail et la figure épanouie par un véritable sourire de satisfaction, sans doute à la pensée de ne plus se voir aussi laids que l'orang-outang ou la chimpanzé, leurs prétendus ancêtres.

Enfin les photographies suivantes, au nombre de trois ou quatre, accusent de plus le travail simultané de la religion et de la civilisation. Le sauvage d'Australie arrive même à porter avec aisance et avec une certaine dignité les vêtements de matelot ou d'ouvrier anglais, et sa femme, sous

ses habits simples et décents, a pris un air de modestie et surtout de bonheur satisfait, que l'on s'explique facilement en voyant à ses côtés sa fille déjà grande et ressemblant aux jeunes pensionnaires élevées en Europe par nos Sœurs de Charité.

Mgr Salvado donne le nom de l'homme sauvage et de sa femme tirés ainsi, avec tant d'autres de leurs compatriotes, de la misérable existence de nomades et d'anthropophages. C'est notre vieille connaissance Bigliagoro, qui est encore maintenant l'un des meilleurs sujets du village monastique. Car la Nouvelle-Nursie est déjà une petite cité ; et, un jour peut-être, elle deviendra un grand centre de population, comme beaucoup de nos villes d'Occident qui ont commencé par un monastère.

Nous avons dit que les sauvages australiens, habitués à la vie de chasse dans les bois immenses de leur pays, ne pouvaient être assujétis, après leur baptême, à un travail trop continu ni à une vie trop sédentaire. La sollicitude paternelle du fondateur de la Nouvelle-Nursie a su y pourvoir. " De temps à autre, nous disait-il, j'envoie les nouveaux convertis et les jeunes gens de la mission passer une semaine ou deux dans les bois, sans autres provisions qu'un peu de farine dans un sac. Ils doivent se procurer le reste de leur nourriture par la chasse, et coucher sur la terre dans de petites huttes, construites de leurs propres mains avec des branchages. J'obtiens, par ces petites excursions, deux excellents résultats : je fortifie leur tempérament, qu'une vie trop renfermée aurait, pour cette première génération, promptement épuisée, et je leur fais comprendre, par le contraste, tous les avantages de la vie de famille que l'on mène à la Nouvelle-Nursie."

Mais il y a aussi des expéditions forcées qui ne leur sont pas moins utiles. Dans les mois de grandes chaleurs, il faut parfois aller chercher assez loin des paturages pour la subsistance des brebis. On choisit alors dans les bergeries un troupeau de brebis bien vigoureuses, que l'on envoie en avant et que l'on confie à deux moines, assistés de quelques sauvages de la mission, qui les accompagnent avec leurs familles, leurs chevaux, leurs bœufs et quelques chiens de

forte race. Toute la troupe part, marchant à petites journées, et couchant sous la tente. On finit par arriver aux paturages dont l'usage est cédé assez facilement par le gouvernement de Perth. Le long de la route, on se nourrit du lait des brebis et des petites provisions que l'on a pu apporter; parfois on mange un agneau. Dès que le troupeau d'avant-garde est sur la concession, les sauvages se dispersent dans les bois et rapportent des troncs d'arbres et des branches à larges feuilles pour construire les cabanes du campement, les clôtures devant servir de bercail, la bergerie des brebis pleines, enfin tout ce qui est nécessaire pour une installation de quelques mois. Peu après, arrivent en longues files les grands troupeaux de la mission, mais tout est préparé pour les recevoir et les parquer, et pour que les bergers et leurs familles puissent passer le temps de l'estivage sans trop de fatigues. On le voit, c'est le mode primitif de vivre et de voyager employé, il y a près de quatre mille ans, par les patriarches Abraham, Isaac et Jacob, dans les plaines du pays de Chanaan.

Ce mélange de la vie nomade, pastorale et agricole, maintient très-heureusement la santé générale des Australiens de la mission, les habitue doucement aux mœurs des pays civilisés et surtout resserre les liens qui les unissent aux moines espagnols et n'en forment qu'une grande famille.

Pour les attacher plus sûrement au sol qu'ils cultivent, Mgr Salvado a l'intention de les déclarer propriétaires, devant la loi anglaise, de la portion de terrain qui entoure leurs cabanes; mais il nous avouait que l'heure n'en était pas encore venue, tant cette idée de fixer pour toujours sa demeure en un même lieu paraît étrange à ces enfants des forêts, dont la vie se passait à chasser les bêtes fauves sur toute la surface de leur terre natale. Il faudra peut-être attendre la seconde génération. Déjà cependant le chef de la colonie monastique les a déclarés propriétaires des maisonnettes qu'ils habitent. Cette possession, qui les flatte, les amènera peu à peu à la pensée de devenir propriétaires du sol et véritablement citoyens de l'Australie. L'art des transitions est nécessaire, même dans les missions établies à nos antipodes.

Les succès croissants de la colonie monastique excitèrent d'abord la jalousie des colons protestants, et nous avons vu que les éleveurs de bestiaux européens cherchaient à détourner les sauvages de se rendre à la mission bénédictine et suscitaient aux moines espagnols toutes sortes d'embarras. Mais le gouverneur de Perth ne partageait ni ces mesquines préventions, ni cette basse envie. Les visiteurs devenaient plus fréquents à la Nouvelle-Nursie, et tous admiraient franchement les heureux résultats de la colonisation catholique. Un ministre protestant écrivait à son évêque : "Ce que j'ai vu dans la mission espagnole de Perth m'a rappelé les premiers temps de l'Église." Miss Florence Nigthingale, si connue par son dévouement pour les blessés pendant la guerre de Crimée, publiait à Londres, les lignes suivantes, après son voyage d'Australie : "La nécessité de faire pénétrer graduellement les habitudes des pays civilisés chez les races sauvages de ce nouveau monde, au moyen de l'éducation, ne me paraît avoir été connue nulle part, excepté dans le monastère bénédictin de la Nouvelle-Nursie."

L'évêque anglican de Perth, comprenant que les succès de la colonisation monastique étaient un cruel reproche pour l'indifférence de ses coreligionnaires dans la question de la civilisation des Australiens, s'efforça par des conférences publiques, d'engager les colons anglais à contribuer à la fondation d'une nouvelle mission protestante pour les sauvages de son diocèse. Mais, ni les habitants de Perth, ni les colons ne voulurent lui prêter l'oreille ; et, comme il revenait à la charge, on lui répondit par la voie des journaux de la manière suivante : "C'est notre conviction profonde que les missions anglaises pour les sauvages, tant dans l'Australie occidentale qu'autre part, ont échoué parce que l'objet principal des fondateurs était de faire de ces Australiens des hommes élégants et instruits. Nous croyons que, si les missionnaires de la Nouvelle-Nursie ont beaucoup mieux réussi, c'est uniquement parce que, sans négliger le développement de l'intelligence chez les sauvages, ils ont surtout cherché à corriger leurs mœurs d'après les préceptes du Christ et à réunir l'éducation morale à l'é-

ducation physique de manière à faire de l'Australien un homme laborieux et utile à la société. (1) ”

Une autre feuille protestante disait : “ La prédication seule ne servira de rien pour la civilisation des sauvages de l'Australie. La première chose à faire est de les rendre probes, laborieux et industriels. Ce travail est plus difficile que d'en faire seulement des chrétiens de nom. Jusqu'à présent, l'unique et véritable réussite a été obtenue par la colonie catholique de Victoria-Plains. Dans cette mission des moines espagnols, les indigènes sont dressés très-heureusement au travail et en connaissent les avantages (2). ” Le même journal s'exprimait ainsi, dans un autre numéro : “ Les succès obtenus par les Bénédictins de la Nouvelle-Nursie nous indique clairement l'unique méthode de laquelle on peut attendre quelque heureux résultat. Mais la difficulté, ajoutait naïvement le journaliste anglais, sera toujours pour les protestants, de pouvoir établir et maintenir une institution analogue avec nos habitudes de confort et surtout de trouver un pareil nombre d'hommes pleins d'abnégation d'eux-mêmes, patients, persévérants et entièrement dévoués à cette œuvre de civilisation. ”

Enfin un rédacteur protestant de *Perth's Gazette*, ayant assisté, dans une visite à la Nouvelle-Nursie, au mariage de deux indigènes, écrivit ses impressions en ces termes : “ J'ai vu, dans la colonie des moines espagnols, une cérémonie, qui aurait intéressé vivement tous mes lecteurs, désireux comme moi de voir se relever la race australienne. C'était le mariage d'un jeune sauvage avec une fille des bois. Il m'a fallu le témoignage des respectables prêtres romains de Victoria Plains pour croire que ce jeune couple, qui porte il est vrai tous les caractères de sa nationalité, avait, dans son enfance, vécu dans les forêts à l'état adamique (qu'on me passe cette expression). La fiancée entra dans l'église de la mission, toute habillée de blanc, ce qui faisait ressortir sa peau brune et ses cheveux noirs. Le futur époux était, lui aussi, vêtu très-convenablement.

(1) *The Inquirer of New-Perth*, 15 novembre 1865. . .

(2) *Perth's Gazette and Western-Australia's Times*, 17 novembre 1878.

Après le mariage, il y eut un déjeuner, et cinquante sauvages y prirent part, à côté des nouveaux époux ; je dois dire que leur tenue n'aurait pas fait déshonneur à une réunion de colons européens. Après le repas, je donnai de bon cœur une poignée de main à ce couple intéressant ; ils me firent visiter leur cottage. Tout y était en ordre et réellement très-comfortable. J'en fis mon compliment au Religieux qui m'accompagnait, en lui disant que beaucoup de blancs, à Perth et à Sydney, seraient heureux d'être logés et fournis de tous les objets nécessaires à la vie comme ce jeune ménage australien (1)."

Ces protestants qui louaient, avec une loyauté qui les honore, les succès obtenus par les moines missionnaires, ne voyaient cependant que le côté matériel de la colonisation catholique. Ils connaissaient à peine le mobile élevé qui portait ces Religieux, dont la vie aurait pu se passer si doucement dans leur patrie, à venir jusqu'aux antipodes se consacrer tout entiers à la régénération de pauvres sauvages, regardés jusqu'alors comme les rebuts de l'humanité. Mais ces moines avaient une autre tâche à remplir et peut-être plus difficile ; c'était de soutenir valeureusement le drapeau de l'Eglise catholique, en présence des sectes protestantes qui pullulaient en Australie, comme dans toutes les colonies anglaises. Mgr Salvado, aussi bon théologien que missionnaire dévoué et habile administrateur, l'avait compris de bonne heure. Aussi, dès que la vie de ses moines et de ses chers Australiens fut à peu près assurée par " le labourage et le pâturage, " comme s'exprimait le grand ministre Sully, il voulut avoir une bibliothèque à la Nouvelle-Nursie et appliqua à l'achat des livres, nécessaires pour l'instruction de ses Religieux et pour les besoins de la controverse avec les hérétiques, toutes les intentions de messes des prêtres de sa communauté.

---

(1) *Perth's Gazette*, 11 novembre 1866.

## CHAPITRE IX

Lettre de Mgr Salvado sur l'état actuel de la colonie bénédictine.—Mgr Salvado nommé abbé *Nullius* et vicaire apostolique de la Nouvelle-Nursie.

La lettre qui suit de S. G. Mgr Salvado montrera, mieux que toutes nos paroles, la position difficile, faite aux Bénédictins, entre les sauvages anthropophages et les Anglais protestants, c'est-à-dire entre l'extrême barbarie et l'extrême civilisation.

Australie occidentale. Monastère  
de la Nouvelle-Nursie, ce 16 mai 1876.

“ Très-cher Père dom Théophile,

“ Je viens de recevoir, par mon agent de Londres, votre aimable lettre du 6 février 1874 ; elle a été pour moi un véritable régal ; puisqu'elle m'annonce l'arrivée, par le premier paquebot, de la Patrologie latine. Merci de vous être occupé de cette affaire avec tant de soin.

“ Mon intention est de former peu à peu une bibliothèque dans ces déserts de l'Australie : une communauté monastique sans livres, est comme un bataillon sans armes. Nous avons déjà quelques bons ouvrages, parmi lesquels la Bible polyglotte, les *Biblia, regia, magna et maxima*, saint Thomas, les Bollandistes, les *Acta sanctorum* de l'Ordre de Saint Benoît, la Patrologie grecque, la Bibliothèque de Ferrari, le Dictionnaire de théologie de Bergier, les *Annales de la Propagation de la Foi*, que nous devons à votre R. P. Prieur, etc.; et nous aurons bientôt la Patrologie latine.

“ Mais, en vérité, dans la position où nous sommes ici, obligés de défricher nos bois et de labourer pour avoir du pain, de garder les brebis, les vaches et les chevaux pour nous procurer quelques ressources, de faire des briques et des charpentes pour ne pas coucher, comme autrefois, en plein air, n'est-il pas ridicule que nous prétendions nous occuper aussi de Polyglotte et de Patrologie ? Ridicule ou non, voilà le fait ; et, au lieu de m'en repentir, je suis déterminé

à augmenter le plus que je pourrai notre petite bibliothèque; car l'homme ne vit pas seulement de pain.

“ Vous allez peut-être rire de tout cela, vous qui avez à votre disposition la belle bibliothèque de Solesmes, et, à Paris et ailleurs, les plus grandes bibliothèques du monde. Mais nous, au fond de nos bois, à quelle bibliothèque pouvons-nous recourir? Vous direz sans doute que, vivant au milieu des sauvages, il ne paraît pas probable que nous ayons de graves questions à examiner ou des cas embarrassants à résoudre. Cependant, il n'y a pas bien longtemps, si nous n'avions pas eu en main la *Somme* de saint Thomas, nous n'aurions pas su nous tirer d'une difficulté relative à un baptême d'adulte. D'ailleurs, nous nous trouvons en contact avec bien des gens qui ne sont pas catholiques, et dont on ne connaît même pas la religion. Pour ces sortes de personnes, toutes les croyances sont bonnes, sauf la croyance catholique, à laquelle ils font tous la guerre, et parfois leurs objections et leurs accusations ne sont pas si faciles à réfuter. Il y a peu de mois, un journaliste protestant citait, en faveur de ses fausses opinions, les paroles d'un saint Père. Nous avons fini par trouver cette citation dans la *Patrologie grecque*; mais le journaliste l'avait falsifiée dans un sens favorable à l'hérésie. Comment aurions-nous pu faire cette vérification si nous n'avions pas eu de *Patrologie*? Mais j'ai tort de tant insister pour vous prouver la nécessité d'une bibliothèque, même dans les bois de l'Australie. Vous êtes moine bénédictin; vous devez donc penser comme moi sur ce point.

“ Le même courrier qui vous portera cette lettre, vous fera parvenir deux publications anglaises. La première concerne la colonie monastique; la seconde, les naturels du pays; toutes deux ont été imprimées par l'ordre et aux frais du gouvernement colonial. Dans la première, vous pourrez avoir une idée de la composition géologique du sol que nous habitons; dans la seconde, vous trouverez de nombreux détails sur les coutumes des sauvages australiens. Cette dernière publication commence par une relation que j'ai faite pour réfuter ce que les agents du gouvernement avaient écrit sur les indigènes, qu'ils calomniaient à

plaisir et qu'ils assimilaient presque à des singes. Je ne croyais pas que le gouverneur de Perth la ferait imprimer. Suit un abrégé historique de notre mission, dû à la plume de mon Prieur, dom Venance Garrido, que nous avons eu le malheur de perdre le 12 octobre 1870. Enfin vous verrez plus loin une sorte d'arbre généalogique des principales familles de nos sauvages, que j'ai dressé afin de savoir quelles personnes peuvent s'unir en mariage, sans violer les lois de l'Église et leurs propres coutumes nationales. On y a joint un exposé des usages des aborigènes recueillis par l'interprète du gouvernement colonial.

“ En ce moment, nous construisons plusieurs maisonnettes destinées à quelques futurs ménages de sauvages, qui n'attendent, pour se marier, que l'achèvement de leurs habitations. C'est ainsi que nous procédons. Nous allons lentement, mais aussi plus sûrement (1).

“ Dimanche prochain, nous baptiserons six jeunes filles australiennes. Je vous dirai en peu de mots comment elles se trouvent ici.

“ Depuis longtemps elles désiraient venir à la mission ; mais la grande distance qui les séparait de nous (près de 200 milles) les arrêtait, non qu'elles n'eussent pas le courage de faire la route à pied, mais, devant traverser les montagnes et des forêts occupés par des sauvages barbares et anthropophages, elles craignaient d'être tuées et mangées, ce qui, disaient-elles naïvement, leur aurait fait manquer entièrement le but qu'elles se proposaient.

“ La Providence vint à leur aide. Elle leur inspira la pensée de s'adresser au prêtre catholique le plus voisin du campement de leur famille. Celui-ci, ayant de ma part carte blanche pour avancer tout l'argent nécessaire dans des cas semblables, paya leur voyage dans une barque, car ces jeunes filles sauvages habitaient non loin d'un port de mer, et bientôt elles furent rendues à Perth. Le gouverneur, sir Weld, fut aussitôt averti par le commandant du

---

(1) Une cinquantaine de ces petites maisons sont disséminées autour du monastère de la Nouvelle-Nursie et forment déjà comme une petite cité.

port d'où elles étaient parties. Cet officier, protestant fanatique, affirmait qu'on les avait enlevées malgré leur volonté, malgré la résistance de leurs parents et de leurs amis. Le gouverneur les fit arrêter et m'écrivit pour que je pusse examiner l'affaire. Heureusement, je me trouvais à Perth: Je me rendis auprès de ces Australiennes. Je les trouvai si déterminées à me suivre à la Nouvelle-Nursie, que je proposai hardiment au gouverneur de faire décider le cas par l'attorney ou procureur général de la colonie anglaise. On y consentit. Ce magistrat interrogea lui-même ces pauvres filles, et fut très-étonné de voir qu'il n'avait pas "une goutte de vérité" dans le rapport du commandant. Il me dit aussitôt que je pouvais les emmener à la colonie de Victoria Plains et qu'il en prenait toute la responsabilité.

"Vous voyez, mon cher Père, par ce fait, contre quelles difficultés nous devons combattre pour faire avancer notre OEuvre. Certainement nous avons fait peu de choses à la Nouvelle-Nursie; cependant, si vous me demandez dans quelle partie de l'Australie on a fait davantage ou même autant que chez nous, la vérité m'oblige de répondre: nulle part. Je dirai plus: lorsque les protestants viennent nous visiter, ils admirent beaucoup les progrès de nos sauvages; leurs journaux eux-mêmes nous prodiguent des éloges, tout en ajoutant qu'il est bien fâcheux que cette colonie soit catholique. Aussi croyez bien que, malgré leurs beaux sentiments, nombre d'entre eux chanteraient un *Te Deum*, si elle venait à périr, ce dont Dieu nous garde!

"Dans les derniers mois de l'an passé, nous avons achevé la construction d'une maison pour la station télégraphique qui nous relie avec Perth, et, par la continuation du fil électrique, avec toute l'Australie occidentale, en attendant que, Perth étant relié de la même manière à Sydney, la métropole de ce continent, nous soyons en communication directe avec l'Europe. Mais voici un fait qui me paraît plus remarquable. Une jeune Australienne qui, il y a peu d'années, courait dans les bois avec son père et sa mère, anthropophages comme elle, fut reçue à la mission. On l'instruisit, on la baptisa, on lui donna une éducation plus soignée qu'à ses compagnes, parce qu'elle était plus intelli-

gente, on la maria, et maintenant elle est la directrice de notre bureau de poste télégraphique. Le gouvernement de la colonie anglaise lui donne, avec le logement, 750 francs par an. Tous les journaux protestants de l'Australie ont raconté cet événement avec de grands éloges pour la mission où Ellen Cuper, c'est le nom de la jeune sauvage, a été élevée. Son premier télégramme a été un remerciement adressé au gouverneur, sir Weld, qui l'avait nommée à cet emploi.

“ En vérité, je n'aurais jamais pu voir cela en l'année 1874. lorsque j'arrivais, il y a vingt-huit ans, dans ces bois déserts n'ayant plus de chaussures, presque sans vêtements ; sans abri, sans provisions ; réduit à faire ma nourriture des couleuvres, des lézards, des vers de terre ; au milieu de sauvages féroces, qui ne se seraient fait aucun scrupule de me tuer pour me manger, si la Providence n'avait protégé mes jours. Quel chemin parcouru dans ce quart de siècle ! Dieu soit béni de tout ! car tout lui est dû, et, après lui, à notre bienheureux Père saint Benoît.

“ J'ai commencé cette longue lettre le 16 mai et je la finirai le 13 juin, parce que j'ai manqué le dernier paquebot de Perth. Nous sommes, en ce moment, entièrement occupés aux travaux des champs. En labourant chaque jour avec quatorze ou quinze *arados* (charrues), on parvient à défricher, en une semaine, un bon morceau de terrain. Les charrues sont en fer, et, quoiqu'elles aient chacune deux roues, elles sont assez pesantes. Néanmoins, deux forts chevaux, élevés pour ce travail, les tirent facilement. Cinquante chevaux consomment chaque jour, il est vrai, pas mal de fourrage et d'avoine ; mais ils les gagnent bien. En même temps que nous labourons, nos brebis, dont les troupeaux sont gardés par trente-deux bergers indigènes, nous donnent beaucoup d'agneaux. Nous en avons grand besoin ; car ce sont là toutes nos ressources pour faire vivre tant de monde autour de nous. Nous nous occupons aussi à construire une troisième partie de notre monastère. Peu à peu nous arriverons à le compléter. Vous le voyez, nous ne manquons pas de besogne. A peine un travail est-il terminé, qu'il en faut commencer un autre.

“ Nous avons vu dernièrement arriver des mineurs qui

viennent examiner la contrée pour savoir si l'on y trouve de l'or. Ils ont creusé plusieurs puits, à une douzaine de milles de la Nouvelle-Nursie, vers l'est, et ils ont trouvé quelques échantillons de ce métal, mais, jusqu'à présent, en quantité à peine suffisante pour couvrir la dépense. Ils sont allés plus loin, avec l'intention de revenir, espérant trouver de nos côtés de beaux filons, s'ils peuvent découvrir la veine aurifère. La nouvelle de cette découverte m'a vivement affligé, craignant, non sans raison, que notre colonie monastique n'en souffre beaucoup. Dès qu'on apprendrait que le précieux métal se rencontre dans notre voisinage, tous nos alentours seraient bientôt remplis de milliers de mineurs, parmi lesquels abondent les gens sans aveu et les bandits. Mais si l'or ne se trouve qu'à une assez grande distance de notre monastère, j'en serai bien aise pour le gouvernement colonial.

“ Je termine cette trop longue lettre en vous souhaitant toutes les prospérités de la terre et du ciel, et en me disant cordialement,

“ Votre frère affectionné en Notre-Seigneur et saint Benoît,

“ † ROSENDO SALVADO,

“ *Évêque de Port-Victoria et abbé de la Nouvelle-Nursie.* ”

Nous nous sommes laissés entraîner un peu loin de notre récit par cette lettre et par les détails que nous avons recueillis sur la colonie monastique de Victoria-Plains.

De 1857 à 1865, Mgr Salvado continua ses travaux apostoliques et donna une extension considérable à son monastère. Il n'allait que rarement à Perth ; mais, toutes les fois que sa présence était réclamée par l'administrateur apostolique de ce diocèse, nommé depuis la démission de Mgr Brady, il se rendait à ses désirs et donnait le sacrement de la confirmation dans la capitale de l'Australie occidentale.

Il pensait donc vivre et mourir au milieu de sa nombreuse famille, lorsqu'il apprit d'Europe qu'on voulait l'élever sur le siège épiscopal de Perth. Son zèle ardent pour la conversion des indigènes, sa haute capacité administrative, la grande influence qu'il s'était acquise dans les conseils su-

périeurs de la colonie anglaise, tout le désignait pour remplir ce poste important. Mais il lui aurait fallu quitter pour toujours la Nouvelle-Nursie, laisser à des mains sans doute moins expérimentées une œuvre qui lui devait tout son accroissement. Mgr Salvado prit un grand parti. Il résolut d'aller à Rome pour plaider lui-même la cause de la mission confiée à ses soins, et pour supplier, disait-il dans son humilité, le Très-Saint-Père de ne pas charger les épaules d'un pauvre évêque des sauvages d'un fardeau qu'elles ne pourraient porter. Il exposa à son Em. le cardinal Barnabo, alors préfet de la Propagande, les résultats déjà obtenus à la Nouvelle-Nursie et ses plans pour l'avenir, dans un remarquable mémoire, qui fut admiré des consultants de cette Congrégation, et il eut la consolation de voir ses vœux exaucés.

Le 12 mars 1867, le jour de la fête de saint Grégoire-le-Grand, lui aussi l'apôtre monastique d'un grand peuple, le pape Pie IX donna une bulle qui érigeait le monastère de la Nouvelle-Nursie en Abbaye *nullius diocesis* et en Préfecture apostolique, comprenant un espace de seize milles carrés autour de la colonie bénédictine, dont Sa Sainteté formait un véritable diocèse, distinct de celui de Perth, quoiqu'il s'y trouve enclavé. Mgr Salvado était nommé, par la même bulle, Abbé perpétuel et Préfet apostolique de la Nouvelle-Nursie, cette dignité et cette charge devant, après lui, passer à ses successeurs. C'était le digne couronnement du long et pénible apostolat de Mgr Salvado ; ce sera, nous l'espérons, la plus sûre garantie des accroissements réservées aux missions monastiques de l'Australie.

Le Souverain Pontife voulut que l'ancien Bénédictin de Saint-Martin de Compostelle assistât aux fêtes du dix-neuvième centenaire du martyr de saint Pierre, pour y représenter, avec Mgr Polding, archevêque bénédictin de Sydney, les Églises du continent océanien. Après ces glorieuses solennités, Mgr Salvado vint en France et obtint des Conseils de la Propagation de la Foi quelques secours pour sa lointaine mission. De là, il se rendit en Espagne, où la reine Isabelle II lui fit l'accueil le plus sympathique. Sa pensée était d'établir, non loin de Madrid, un monastère de son Ordre,

qui devait être en même temps un séminaire, un collège et une ferme-école pour les jeunes Espagnols désireux de se consacrer, sous la froc bénédictin, à l'évangélisation des sauvages de l'Australie. On dit même que la reine voulait lui céder, dans ce but, une portion de l'immense palais de l'Escorial, qui n'est aujourd'hui qu'un désert de pierre. Les projets de l'évêque-missionnaire furent très-goûtés du généreux peuple espagnol, et le journal, le *Pensamiento*, exprima en ces termes le sentiment public de la nation : " On annonce que Mgr Salvado, évêque de Port-Victoria, en Australie, après vingt années de travaux apostoliques dans ce nouveau continent, est venu en Espagne avec la pensée d'établir un monastère-collège bénédictin pour les missions d'outre-mer. Cette maison servira, aussi, nous assure-t-on, de ferme-école, afin que, comme aux temps primitifs de leur Ordre, les moines puissent unir le travail à la prière, se former eux-mêmes et former ensuite leurs néophytes aux utiles labeurs de l'agriculture. Le gouvernement de Sa Majesté la Reine (que Dieu garde !) favorise ce dessein que tout Espagnol, digne de ce nom, approuvera et qui sera d'un si heureux exemple pour les populations de nos campagnes (1)." Le *Moniteur Universel*, journal officiel de l'Empire français, s'associa lui-même, dans son numéro du 31 mars 1868, à ces éloges, et donna les plus grands encouragements à l'œuvre chrétienne et civilisatrice du fondateur de la Nouvelle-Nursie. Mais, on le sait, la révolution renversa peu de temps après le trône de la reine Isabelle, et le projet de Mgr Salvado ne put s'exécuter. Néanmoins l'évêque profita de son séjour dans sa catholique patrie pour recruter un bon nombre de jeunes Espagnols tout dévoués à son œuvre.

Il était à Rome, à l'époque du Concile du Vatican, ce vaillant évêque des Australiens, toujours plein de force et d'ardeur, quoiqu'il eût alors, depuis quelques années, dépassé la cinquantaine (2). On pense bien que dans cette solennelle assemblée où sa science théologique et sa piété

(1) Le journal *le Monde*, du 5 mars 1868

(2) Mgr Salvado est né à Tuy, en Galice, le 1er mars 1814.

furent remarquées, il se trouva toujours parmi les défenseurs les plus convaincus et les plus écoutés de l'infailibilité du Vicaire de Jésus-Christ. Avant de repartir pour le Nouveau-Monde, il fit connaître au bureau central de la Propagation de la Foi, l'état prospère de sa colonie monastique et de son abbaye, où vivent maintenant 72 moines, tous Espagnols. " Mais, disait-il, nous sommes toujours et pour longtemps encore les enfants de la Providence, parce que, à mesure que nos ressources augmentent, nous admettons un plus grand nombre de sauvages à partager notre vie. Les indigènes de cette première génération ne peuvent pas encore se suffire ; il faut que nous les aidions en beaucoup de manières. Qu'il survienne une longue sécheresse ou des pluies prolongées, une épizootie sur les bestiaux ou une épidémie chez les sauvages, comme en 1860 : voilà toutes nos réserves épuisées et nous nous trouvons réduits presque à la mendicité. Lorsque la seconde génération de nos Australiens sera arrivée à l'âge d'homme, elle pourra se passer de notre secours, parce qu'elle aura eu, dès l'enfance, l'habitude du travail, de l'ordre et de l'économie comme chez les bons agriculteurs de l'Europe. Nous-mêmes, dans quelques années, nous aurons terminé nos constructions, qui absorbent tout ce qui n'a pas été dépensé pour l'entretien journalier de plus de trois cents personnes. Nous ne serons plus réduits alors à tendre la main à nos frères de l'Ancien Monde, et nous pourrons vivre de notre propre vie, toujours, il est vrai, à la sueur de notre front, mais enfin, avec nos ressources personnelles. "

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.